UN PEU DE RIRE FRANÇAIS

London Agents:
SIMPKIN, MARSHALL, HAMILTON, KENT & Co., Ltd.

UN PEU DE RIRE FRANÇAIS

AVEC TRANSCRIPTION PHONETIQUE

PAR

G. NOËL-ARMFIELD

ET

LOUIS M. BRANDIN, Ph.D., L.-ès-L.

CAMBRIDGE

W. HEFFER & SONS LTD.

1921

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign Alternates

https://archive.org/details/unpeuderirefranc00noel

441.5
N68p

Rom.

PRÉFACE

A " English Humour in Phonetic Transcript " [1] nous avons voulu donner un pendant français : c'est au moyen d'anecdotes, de passages empruntés à de bons humoristes français et de deux morceaux (17 et 18) spécialement écrits pour nous par le spirituel Bob Clam, qui n'a guère que vingt ans[2], que nous l'avons constitué.

Nous avons particulièrement soigné la transcription phonétique : elle est basée sur la prononciation de Monsieur Brandin, Fielden Professor of French in the University of London, qui, né à Paris, y a passé pour ainsi dire toute sa vie.

C'est donc un miroir aussi fidèle que possible de la prononciation employée dans la conversation par les classes françaises instruites que le lecteur trouvera en cet ouvrage.

G. N. A.
L. M. B.

---

[1] Par G. Noël-Armfield, Cambridge, 1914.
[2] Mais l'esprit n'attend pas le nombre des années.

p47874

5 Mr'24 G. Faber

Romance 3 Mc 24 Neil St.

INTRODUCTION

Les symboles de transcription employés ici sont ceux de l'Association phonétique internationale. Nous donnons ci-dessous une liste de ces symboles, accompagnés d'exemples en orthographe ordinaire dans la deuxième colonne et en orthographe phonétique dans la troisième. La valeur du symbole phonétique correspond aux italiques du mot donné comme exemple dans la deuxième colonne.

Symboles Phonétiques.	Exemples.	Orthographe Phonétique.
p	*p*is	pi
b	*b*is	bi
t	*t*ype	tip
d	*d*it	di
k	*qu*i	ki
g	*gu*i	gi
m	*m*is	mi
n	*n*id	ni
ɲ	si*gn*e	siɲ
l	*li*t	li
r	*r*is	ri
w	*ou*i	wi
ɥ	p*u*is	pɥi
f	*f*il	fil
v	*v*ie	vi
s	*s*is	si

Symboles Phonétiques.	Exemples.	Orthographe Phonétique.
z	basilique	bazilik
ʃ	ni*ch*e	niʃ
ʒ	*g*îte	ʒit
j	pi*ll*er	pije
i	d*i*t	di
e	n*é*	ne
ɛ	d*è*s	dɛ
a	p*a*tte	pat
ɑ	p*a*s	pɑ
ɔ	n*o*te	nɔt
o	r*ô*t	ro
u	c*ou*	ku
y	p*u*	py
ø	p*eu*	pø
œ	j*eu*ne	ʒœn
ə	p*e*tite	pətit
ɛ̃	p*in*	pɛ̃
ɑ̃	p*an*	pɑ̃
ɔ̃	b*on*	bɔ̃
œ̃	à j*eun*	a ʒœ̃
h[1]	*h*aut	ho

: indique que la voyelle précédant ce signe est longue, ou que la consonne précédant ce signe est prononcée de façon emphatique. Ex. mɛ:tr (maître) et mɛtr

[1] N'est prononcé que par affectation, et se trouve dans plusieurs parties de la France. En Lorraine cette prononciation est due à l'influence germanique.

On peut dire qu'il n'y a pas en français d'*h* aspirée. L'*h* soi-disant aspirée n'est qu'isolatrice, c.à.d. qu'elle empêche la liaison avec la syllabe ou le mot précédent. C'est pourquoi nous ne la donnors ici que pour la forme.

(mettre), ʒ:amɛ (*jamais* emphatique) et ʒamɛ (*jamais* sans emphase).

ˈ indique que la voyelle précédente est commune. La voyelle peut, dans ce cas, être d'une quantité différente suivant l'accent de force dont on frappe la syllabe et suivant aussi le genre de diction. Ex. il fo ˈmãˈʒe pur vi:vr e nɔ̃ pɑ vi:vrə pur ˈmãˈʒe.

ˈ indique un déplacement de l'accent de force frappant la syllabe qui suit ce signe pour marquer l'emphase ou pour correspondre à un certain rythme. Ex. ˈmil ˈmiljɔ̃ də ˈsɑ̃sy (p. 4).

m, l, r, j, et ɥ sont régulièrement des consonnes sonores, c.à.d. dans leur production il y a des vibrations musicales des cordes vocales : mais en certains cas ces consonnes deviennent sourdes (non-vocaliques, soufflées, dévocalisées). Il n'est pas généralement nécessaire d'indiquer la dévocalisation, car elle suit des règles bien connues, mais dans les cas où il faut y attirer l'attention, nous avons indiqué le caractère sourd par le symbole ̥. Ex. pœpl̥, pɥi̥.

Les italiques indiquent que les sons qu'elles mettent en relief peuvent être prononcés ou non : on les prononce dans une lecture ou dans une diction posée ; on les néglige dans une diction rapide et dans la conversation. Le ə féminin peut toujours s'omettre pourvu qu'il n'en résulte pas un groupe de trois consonnes difficile à prononcer. Ex. un cheval, œ̃ ʃəval, je vois le petit cheval ʒə vwa lə pti ʃval ou ʒə vwa l pəti ʃval.

Les professeurs d'élocution et les dictionnaires donnent aux monosyllables *mes, tes, ses, les,* etc., la

prononciation mɛ, tɛ, sɛ, lɛ, etc., et au monosyllabe *des* la prononciation de. C'est une distinction peu suivie dans l'usage courant où *mes*, *tes*, *ses*, *les*, etc., se prononcent avec e comme *des* de.

En théorie le groupe orthographique *ai* doit se prononcer ɛ sauf à la première personne singulier du parfait simple (le passé défini) et du futur et en quelques cas isolés. Toutefois, à l'intérieur d'un mot *ai* prend le son e aussi bien que le son ɛ. Ex. maison = mezɔ̃ aussi bien que mɛzɔ̃.[1]

a dans le groupe *ass* est souvent intermédiaire entre ɑ et a.

au dans certains mots comme *augmenter* est aussi bien prononcé ɔ que o.

Aucun groupe de souffle (ou groupe de sens) ne commence, en théorie, par deux consonnes sauf dans les cas de consonnes suivie de l, r, ɥ, w, ou j. Mais la pratique viole souvent cette règle théorique. Ex. ʒ vu di (je vous dis), ʃ tə dɔn (je te donne), etc. Il arrive parfois qu'entre les deux consonnes on entende un son vague qui se rapproche de ə faiblement prononcé. C'est ce son que nous avons, le cas échéant, indiqué par ᵊ.

Le français évite instinctivement la succession de trois consonnes (sauf dans les cas de groupes dont la dernière consonne est l, r, w, ɥ, j). Il l'évite, soit en intensifiant la voyelle précédant le groupe. Ex. ˈparskə = pars + kə : soit en supprimant—l'une des consonnes, ex. paskə (omission d'ailleurs très rare de r), soit en

[1] Chez beaucoup de personnes la voyelle est intermédiaire entre e et ɛ.

supprimant un t entre deux s. Ex. wɛs sɛ̃ty:r = wɛst sɛ̃ty:r (exemple très frappant, le t disparaissant, par assimilation, entre les deux s), soit en ajoutant un ə d'appui, ex. wɛstə sɛ̃ty:r, lɔrsəkə = lɔrskə. Nous avons indiqué de temps à autre ces prononciations populaires quand le texte avait nettement le caractère de la conversation et que l'élocution était rapide.

La question des liaisons est des plus délicates. La difficulté vient du fait que dans la conversation on fait beaucoup moins de liaisons que dans la lecture à haute voix. En parlant un Français dira : « vuz ɔre la repɔ̃:s kɛlkə tã aprɛ. » Il trouverait prétentieux de dire kɛlkə tãz aprɛ ; et c'est pourtant ainsi qu'il dirait cette phrase s'il la lisait ou s'il la prononçait au théâtre. Il y a des liaisons qu'il faut éviter parce qu'elles sont trop forcées : c'est de ces liaisons que parlait assurément Caboussat dans " La Grammaire " de Labiche : " J'évite la liaison à la campagne . . . c'est prétentieux." Mais il y a des liaisons qu'il ne faut pas éviter, sous peine de se faire considérer comme très vulgaire. Un ouvrier, un paysan dira fort bien : il ɛ arive ijɛ:r. Mais ce n'est pas une prononciation à imiter. La liaison a parfois pour resultat de changer complètement le son de la voyelle du premier mot. C'est le cas pour œ̃ (un) qui en liaison est souvent prononcé yn devant un mot commençant par une voyelle : Ex. *un animal* = yn animal aussi bien que : œ̃n animal.

En tout cas, quand on fait une liaison, il faut bien se rappeler que les mots liés forment un tout indissoluble : dez ãfã devient dezãfã. *Il ne faut donc jamais couper*

la liaison. Dire : sɛ tɛ̃pɔsiːbl, c'est s'exposer à provoquer l'hilarité d'un Français.

Il y a lieu d'attirer l'attention sur les plosives p, t, k suivies d'une voyelle. En principe ces plosives ne sont pas aspirées et la voyelle suit immédiatement le son de la consonne sans la moindre aspiration, représentée phonétiquement par ʰ. Mais dans des cas particuliers, quand on est sous l'empire d'une forte emotion, ces consonnes, et surtout le k, sont suivies d'un ʰ. Nous avons un exemple de ce fait dans nos textes : kʰə djɑːbl (No. 14, p. 17). Pour p et t on peut donner ces exclamations : pʰar ma barb ! tʰe twa dɔ̃ ! Le fait a surtout lieu lorsque ces consonnes sont elles-mêmes précédées d'une voyelle : a kʰə djɑːbl ! ɛ kʰə djɑːbl ! a ! pʰar ma barb ! etc.

Les consonnes sonores sont accompagnées en français d'une vibration des cordes vocales qui dure pendant toute l'émission ; dans les langues germaniques, au contraire, cette vibration n'a lieu que pendant une partie de l'émission.

Les maîtres pourront faire exécuter pendant quelques minutes des exercices basés sur la carte des sons à ceux de leurs élèves dont la prononciation serait imparfaite.

tɛkstᵊ fɔnetik.

1.

dedɔmaʒe.

ãːtrə bopɛːr e ʒãːdr :

— bopɛːr, ʒə sɥi[1] tuʒuːr mekɔ̃tã də vɔtrə fiːj : ɛl ɛt akarjɑːtr, parɛsøːz, kɔkɛt, depãsjɛːr...

— vuz ave reˈzɔ̃ mɔ̃ ʒãːdr, e, si ɛl nə s amãːd pɑ, si ɛl vu mɛt ãkɔːr dã la nesɛsite də vnir vu plɛ̃ːdr a mwa...

— e bjɛ̃ ?

— e bjɛ̃ ! ʒə vu prɔmɛ də la dezerite.

2.

œ̃ bɔ̃ tryk.

s etɛt œ̃ samdi matɛ̃ syr la liɲ d irsɔ̃. si vwajaʒœːr mɔ̃ːtət a barãtɔ̃ dã lə mɛˈm kɔ̃partimã : l œ̃ d ø, œ̃ ʒœn negɔsjã, a pɛˈn asi, sə deturn, flɛːr, lɛˈv lez jø, s aʒit.

— dit dɔ̃, vuz oːtr ! ɛskə vu nə truve pɑ kə...?

— il ɛ vrɛ kə səla ãpɛst.

---

[1] u ∫ sɥi.

o bu d œ̃n ɛ̃stã s etɛt yn asfiksi ʒeneral.

õ ʃɛrʃ ; rjɛ̃. ãfɛ̃ õn etablit œ̃ kurã d ɛːr ; e l õ fym e l õ ri. õn ariːv a marl. le siz asfiksje võ desãːdr, œ̃ kyltivatœːr sə prezãːt a la pɔrtjɛːr e salɥã goːʃmã :

— usk ɛ pɑˈse mõ pti panje[1] ?

le vwajaʒœːr nə kõprɛn pɑ.

— fɛtz ɛksˈkyːz, aʒut lə bɔnɔm. il sə is syr lə marʃəpje, e, d yn mɛ̃ asyre plõʒã su le ʒãːb dy ʒœn negɔsjã, il ramɛn a lɥi, dy kwɛ̃ sõːbr, œ̃ pti panje pla rəkuvɛːr də pɑːj.

— kɛskə səla ?

— ʒə va[2] vu lə diːr. ʒ ãpɔrt de frɔmaːʒ a ma tãːt ødɔksi ki dəmœːr a bəɛn. mɛz ã partã də lã, ʒə m[3] sɥiz apɛrsy k il sãtɛ si tɛlmã mɔˈvɛ, kə ʒə m[3] sɥi di : fo le mɛtrə dãz yn oːtrə vwatyːr. də sɛt[4] fasõ la, sa nə m a pɑ ʒɛˈne dy tu pãdã la rut. ã vu rəmɛrsjã, mesjø.[5]

3.

lə gurmã bɔʃ.

õn ɛt a la table d oːt u sõt asi katrə dinœːr, trwɑ rəprezãtã də kɔmɛrs e œ̃n almã a gro vãːtr, ʃəvø ruːʒ e ruːʒ trɔɲ. la bɔn apɔrt yn sãtɛˈn də freːz, le prəmjɛːr də la seˈzõ, e prezãːt lə pla o bɔʃ.

— ʒə n e pɑz ãkɔːr gute də freːz sɛt ane, di lə prəmje vwajaʒœːr də kɔmɛrs.

— ni mwa.

— mwa nõ ply.

---

[1] u paɲe, prɔnõsjãsjõ pɔpylɛːr. [2] pɔpylɛːr pur vɛ(ve). [3] u ʒ mə. [4] u t sɛt. [5] u mɛsjø.

alɔːr, metɔdikmã, sãz ãbalmã, delikatmã l almã prɔnɛ de frɛːz, e le depoˈzɛ pjøˈzmã dã sɔ̃n asjɛt.

a la fɛ̃ l œ̃ de trwɑ :

— mɔsjø l almã, nuz eˈmɔ̃ le frɛːz, nuz osi.

flɛgmatik lə bɔʃ repɔ̃di :

— pʰɑː tʰãŋ kʰə mwɑː...[1]

e *il* kɔ̃tinɥa a prãːdrə de frɛːz, n ã lɛˈsã kə ʒystᵊ nœf dã l*ə* pla, trwɑ pur ʃakœ̃ dez ot*rə* kɔ̃viːv.

4.

leʒãːd pɛrsan.

lə ʃa ʃa*h*a ba*h*am vɛ̃tsɛt ɔrdɔna œ̃ bo matɛ̃ a sɔ̃ prɔmje ministrə d*ə* fɛːr lə rɔsãsmã d*ə* tu lez ɛ̃besil də sɔ̃n ãpiːr, e d ã drɛse la list egzakʰt.[2]

lə viziːr sə mi*t* a l uvraːʒ e ã tɛˈt də la list, ki etɛ fɔːr lɔ̃ːg, i*l* plasa l*ə* nɔ̃ d*ə* sɔ̃ suvrɛ̃.

sɔlɥi si etɛ d*ə* bɔn ymœːr e s*ə* kɔ̃tãta də dmãˈde*r*[3] o ministrə s*ə* ki lɥi valɛ s*ə* grãt ɔnœːr.

— siːr, repɔ̃di sɔlɥi si, ʒ*ə* vuz e mi syr la list, parsə k[4] i*l* *i* j a a pɛˈn dø ʒuːr vuz ave kɔ̃fje de sɔm*z* ɛ̃pɔrtãːt, su pretɛks*tə* d ąʃa də ʃvo*z*[5] a l etrãʒe, a dez ɛ̃dividy kɔ̃plɛtmã*t* ɛ̃kɔny e ki n*ə* rɔvjɛ̃drɔ̃[6] ʒˈamɛ.

— ɑː ! ty krwa ? e s i*l* rɔvjɛn[7] ?

— alɔːr, ʒ efasre vɔt*rə* nɔ̃ e ʒ*ə* mɛtre l*ə* lœːr ã tɛˈt də la list.

---

[1] prɔnɔ̃sjɑsjɔ̃ almãːd də pɑ tã k*ə* mwɑ. [2] u ɛgzakʰt. [3] u ɛd dəmãˈde*r*. [4] u pask. [5] u aʃa t ʃɔvo*z*. [6] u nə rvjɛ̃drɔ̃. [7] u i rvjɛn.

5.

lə rəprezãtã dy rwa.

kã*t* ã'ri[1] katr etɛ d ymœːr ʒwajøːz—e setɛ suvã—le pɛrsonaːʒ le ply graːv, le ply "kɔlɛ mõ'te" də sa kuːr n etɛ pɑ*z* a l abri də se ple'zãtri.[2]

— vwajõ, məsjø də basõpjɛːr, dit il œ̃ matẽ a sõn ãbasadœːr ãn ɛspaɲ, mɔmãtanemã*t* a pa'ri; kõ'te nu vɔtr ãtre a madri*d*.

— siːr, ʒə m ã fy syr œ̃ tu ptit ɑːnõ, ki...

— *h*a *h*a *h*a, s ekri lə rwa, lə ʒwajø spɛkʰtakl; œ̃ grãt ɑːn syr œ̃ pti bodɛ.

me məsjø də basõpjɛːr də replike:

— siːr, ʒə rəprezãtɛ[3] vɔt*rə* maʒeste.

6.

la grãːd frus.

məsjø doːzᵊʃɛːr[4], farmasjẽ, rãːtr aprɛ diˈne e truːv sõn elɛːv ply mɔːr kə vif.

— kɛskə vuz ave, grãpilõ? fɛt i*l* patɛrnɛlmã.

mɛ l elɛːv nə pø repõːdr. i*l* turnᵊ vɛr lə patrõ yn figyːr tut dekõpo'ze, d enɔrmə gut də sɥœːr lɥi pɛrl*t* o frõ e də gro supiːr lə səku tut ãtje...

— ʒə mə[5] sɥi trõpe!...yn ɔrdɔnãːs!...'də l arsənik! begɛja l elɛːv.

— 'mil 'miljõ də 'sãsy![6]...yrla lə patrõ.

---

[1] u kãt ãri. [2] u ple'zãtri. [3] u ʒə rprezãtɛ. [4] u par asimilɑsjõ doːʒʃɛːr. [5] u ʒ mə. [6] u t sãsy.

pɥi tu də sɥit[1] il sə[2] kalma. ba !...sə n etɛ pɑ la prəmjɛːr fwa...lə poːvrə garsɔ̃ prənɛ la ʃoːz trɔp a kœːr...

— ã vwala[3] yn afɛːr !... nə vu fɛt dɔ̃ pɑ tã də mɔvɛ sã, mɔ̃n ami !... səla ariːv a tu le debytã... a mwa mɛˈm səla m ɛt arive... ɔ̃ nə s ãn apɛrswa ʒˈamɛ... dy rɛst, ʒ e vy plyzjœːr fwa ˈsə kɑ[4] : ɔ̃ krwa s ɛtrə trɔ̃pe... ã realite ɔ̃ nə s ɛ pɑ trɔ̃pe dy tu...

lə ʒœn ɔm kɔ̃tinɥɛt a s araʃe le ʃəvø, mɔ̃trãt avɛk de ʒɛstə dezespere l armwaːr o pwazɔ̃... lə farmasjɛ̃ vi kə l[5] flakɔ̃ d arsənik avɛt ãn efɛ ete tuʃe... il pãsa kə l elɛːv, dã sɔ̃ truːbl, avɛ py lə rmɥe[6] sãz ã mɛtrə dã sa preparɑsjɔ̃... il nə[7] di rjɛ̃.

— o mɔ̃ djø !... kə ˈfɛːr ?... ˈkə fɛːr ? repeta l elɛːv sə lvãt[8] e sə tɔrdã le mɛ̃...

— ekute, vuz ɛt trɔp emy, ale vu kuʃe... dəmɛ̃, vu n pãsre ply...

— nːɔ̃ ! nːɔ̃ !... ʒə n[9] pø pɑ m ãn ale sãz atãːdrə lə[10] rezylta !... prɔtɛsta grãpilɔ̃, s ekruˈlã də nuvo syr sa ʃɛːz.

— alɔ̃, deklara məsjø doːzᵊʃɛːr[11], ʒə pari sã su, kə vu nə vuz ɛt pɑ trɔ̃pe...

— si ! sːi ! ... ʒə m[12] sɥi trɔ̃pe... ʒeˈmi l elɛːv.

— e bjɛ̃ !... ãn admɛtã mɛˈm kə sə swa, kə vule vuz i fɛːr ?... sə n ɛ pɑ vu ki sərɛ reprimãde... e vu vwaje bjɛ̃ kə mwa ki sɥi rɛspɔ̃sabl, ʒə[13] prã la ʃoːz geˈmã !...

alɔːr l elɛːv reyni tu sə k il lɥi rɛstɛ də fɔrs e rɑˈla :

— elɑːs, məsjø !... s etɛ... yn poˈsjɔ̃ pur... mwa ! e... ʒə l e... avale !

7.

l ɛ̃stɛ̃ də l ivrɔŋ.

lə gro papa bidɔ̃, ki pɔsɛd œ̃ vɔlyminø grɛ̃ də sɛl dã lə goˈzje, pɑˈsɛ syr lə ku də døz œːr bulvaːr sɛ̃ ʒɛrmɛ̃.

---

[1] u tut sɥit. [2] u i s. [3] u vla. [4] u sə ˈkɑ. [5] u klə. [6] u l rəmɥe. [7] u i n. [8] u s ləvãt. [9] u ʒ nə. [10] u atãːdrə lə. [11] u doːzʃɛːr. [12] u ʒ mə. [13] u ʃ.

sudɛ̃ i*l* s afɛs, frape d*ə* kɔ̃ʒɛstjɔ̃.

ɔ̃ s*ə* presipit a sɔ̃ s*ə*kuːr, ɔ̃ l etã syr œ̃ bã a l ɔ̃ːbr, œ̃ pɑˈsã kɔ̃patisã tiːr d*ə* sa pɔʃ œ̃ pti flakɔ̃ d*ə* kirʃ e, a tu azaːr, l*ə* pɑːs su le narin dy pɔʃaːr. bidɔ̃ uːvr ˈœ̃n œːj, pɥi l oːtr̥, e flɛːrã l o d vi, myrmyːr :

— œ̃ pø ply bɑ, mɔ̃n ami, œ̃ pø ply bɑ !

8.

l*ə* brylgœl.

l istwaːr sɥivãːt s ɛ pɑˈse ʃe gãˈbje, l*ə* fabrikã d*ə* pip ã teːr.

œ̃n ɛ̃dystriɛl almã, ki vulɛ kɔnɛːtr*ə* se mwajɛ̃ d*ə* fabrikɑsjɔ̃, s*ə* prezãta œ̃ ʒuːr a sez atəlje.

me kɔm s etɛ l œːr dy deʒœne, il nə[1] truva k œ̃ pti garsɔ̃ a l ɛspri delje e ãklɛ̃*n* a la malis.

— ʒə t[2] dɔn di su, si ty m*ə* fɛ vwaːr kɔmã*t* ɔ̃ fɛ de pip, lɥi di, sãz oːtr*ə* preãbyl, l etrãʒe.

— s ɛ kə ʒ*ə* nə[3] se pɑ feːr le pip, repɔ̃di l aprãti, ʒ*ə* nə[3] fɛz ãkɔːr k*ə* le brylgœl.

— œ̃ brylgœl ! fɛ l*ə* vizitœːr syrpri, kɛskə s*ə*la ?

— s ɛt yn pip kurt, replika l*ə* gamɛ̃.

— e bjɛ̃, ʒə t[2] dɔnre di su tu d*ə* mɛˈm si ty m*ə* fɛ vwaːr kɔmã s*ə*la s*ə* fabrik.

— dɔne mwa dabɔːr le di su, fɛ l*ə* gɔs prydã.

l etrãʒe lɥi tã*t* yn pjɛs blãːʃ.

prənã*t* alɔːr yn pip d*ə*[4] teːr a tɥijo[5] l aprãti l*ə* briza tu prɛ dy furno, e s*ə* turnã vɛr l*ə* vizitœːr :

— ˈvwala[6], m*ə*sjø, kɔmã*t* ɔ̃ fɛ*t* œ̃ brylgœl !

---

[1] u i n. [2] u ʃ tə. [3] u ʒə n. [4] u pib d*ə* (par asimilɑsjɔ̃). [5] u tyɨjo. [6] u vla.

9.

po:v*rə* mɛtsɛ̃.

ãtãdy dãz yn ɹeynjõ sjãtifik dõ kɛlkə mã:brə n*ə*[1] detɛs*tə* pɑ la plɛz'ãtri[2] :

— ã sɔm, mõn ami, kɛsk*ə* la mɛtsin, sinõ œ̃ li:b*ɹ* eʃã:ʒ ?

— œ̃ li:b*ɹ* eʃã:ʒ ?...

— sã dut : l*ə* malad prã l avi dy dɔk^{h}tœ:r e l*ə* dɔk^{h}tœ:r prã...la vi dy malad.

10.

a la brasri.

œ̃ swa:r œ̃ məsjø ã:t*rə* dãz yn brasri.

— məsjø l*ə* bõ ɛt isi ? dəmã:d t il o garsõ.

— wi, məsjø,[3] *v*waje la trwɑzjɛm tab*l* o fõ.

l ami rəvjɛ̃ truve l*ə* garsõ kɛlkəz ɛ̃stãz aprɛ.

— vu vu 'trõ'pe, garsõ, məsjø[3] l*ə* bõ n ɛ pɑ*z* a la tab*lə* kə[4] vu m ɛ̃dike.

— ʒə dəmã:d[5] bjɛ̃ pardõ a m*ə*sjø, s ɛ k*ə* məsjø n a pɑ rəgarde dəsu[6].

11.

trɛz e karaktɛ:r (ɛkstrɛ d*ə* ʃãfɔ:r).

œ̃n ɔm alɛ, dəpɥi trã:t ã, pɑse tut le sware ʃe madam də zɛd...*il* pɛrdi sa fam, õ kry k il epuzrɛ l o:t*ɹ*, e õ l i

---

[1] u mã:b*rə* n*ə*. [2] u ple'zãtri. [3] u mɛ'm õn ãtã dã la prɔnõsjɑsjõ trɛ negliʒe psjø. [4] u tablə k. [5] u ʒ dəmã:d. [6] u tsu.

ãkuraʒɛ. il rəfyza[1] : " ʒə n[2] sɔːrɛ ply," dit i*l*, " u ale pɑˈse me sware."

* * *

lə pyblik ! lə pyblik ! kɔ̃bjɛ̃ fot i*l* də[3] so pur fɛːr œ̃ pyblik ?

* * *

ɔ̃ fəzɛ*t* yn kɛˈt a l akademi frãsɛːz : il mãkɛ*t* œ̃n eky də si frã u œ̃ lwi d ɔːr. œ̃ de mãːbr, kɔny par sɔ̃n avaris, fy supsɔne də n avwaːr pɑ kɔ̃tribɥe : i*l* sutɛ̃ k il avɛ mi : səlɥi ki fəzɛ la kɔlɛkʰtə di : " ʒə n l e pɑ vy, mɛ ʒ lə[4] krwa." məsjø də fɔ̃tnɛl tɛrmina la diskysjɔ̃ ã dizã : " ʒə l e vy, mwa ; mɛ ʒə n lə krwa pɑ."

* * *

madam la dyʃɛs dy mɛˈn, dɔ̃ la sãte alɛ mal, grɔ̃ˈdɛ sɔ̃ mɛtsɛ̃[5] e lɥi dizɛ : " etɛ s la pɛˈn də m ɛ̃poˈze tã də[6] privɑsjɔ̃, e də m[7] fɛːr viːvr ã mɔ̃partikylje ?—me vɔtr altɛs a mɛ̃tnã karãːt pɛrsɔn o ʃɑˈto ?—e bjɛ̃ ! ne save vu pɑ kə karãːt u sɛ̃kãːt pɛrsɔn sɔ̃ lə partikylje d yn prɛ̃sɛs ? "

* * *

œ̃ ʒuːr, kə l ɔ̃ nə s ãtãdɛ pɑ dãz yn dispyt a l akademi, məsjø də mɛrã di : " mɛsjø[8], si nu nə parljɔ̃ kə katr a la fwa."

* * *

ʒə dizɛ*z* a məsjø ɛːr, mizãtrɔp pleˈzã[9], ki m avɛ prezãte œ̃ ʒœn ɔm də sa kɔnɛsãːs : " vɔtr ami n a okœ̃n ysaʒ dy mɔ̃ːd, nə se rjɛ̃ də rjɛ̃.—" wi," dit i*l*, "e il ɛ ˈdeˈʒa tristə kɔm s i*l* savɛ tu."

* * *

məsjø se, prɔvãsal, ki a dez ide*z* ase pleˈzãːt[9], mə dizɛ, a prɔpo de rwa*z* e mɛˈm de minis*tr*, kə[10], la maʃin etã bjɛ̃

---

[1] u i rfyza. [2] u ʒ nə. [3] u i d so, i t so. [4] u ʒə l. [5] u metsɛ̃. [6] u t. [7] u d mə. [8] u mesjø. [9] u pleˈzã. [10] u ˈkœ.

mɔ̃ˈte, lə ʃwa dez œ̃z e dez oːtrəz[1] etɛt ɛ̃diferã : " sə sɔ̃," dizɛt il, " de ʃjɛ̃ dãz œ̃ turnəbrɔʃ : il syfi k il rəmy[2] le pat pur kə tut aːj bjɛ̃. kə l[3] ʃjɛ̃ swa bo, k il ɛ də l ɛ̃tɛliʒãːs, u dy ne, u rjɛ̃ də tu səla, la brɔʃ turn e lə supe səra tuʒuːr a pø prɛ bɔ̃."

* * *

ɔ̃ fəzɛt yn prɔsɛsjɔ̃ avɛk la ʃɑːs də sɛ̃ːt ʒənvjɛːv pur ɔpʰtəniːr də la sɛˈʃrɛs. a pɛˈn la prɔsɛsjɔ̃ fyt ɛl ã rut k il kɔmãsa a plœvwaːr, syr kwa l evɛk də kastrᵊ di pleˈzamã[4] : " la sɛ̃ːt sə trɔ̃ːp : ɛl krwa k ɔ̃ lɥi dəmãːd də la plɥi."

* * *

ɔ̃ vənɛ də site kɛlkə trɛ də gurmãdiːz də plyzjœːr suvrɛ̃. " kə vule vu," di lə bɔnɔm məsjø də brəkijni ; " kə vule vu kə fas se poːvrə rwa ? il fo bjɛ̃ k il mãːʒ."

* * *

pãdãt œ̃ sjɛːʒ, œ̃ pɔrtœːr d o krijɛ dã la vil ; " a si su la vwa d o ! " yn bɔ̃ːb vjɛ̃ e ãpɔrt œ̃ də se so : " a duːz su lə so d o ! " s ekri lə pɔrtœːr sã s etɔne.

* * *

məsjø pwasɔnje, lə mɛtsɛ̃[5], aprɛ sɔ̃ rətuːr də rysi, ala a fɛrnɛ, e parla a məsjø də vɔltɛːr də tu sə k il avɛ di də foz e d egzaʒere syr sə pei la. " mɔ̃n ami," repɔ̃ˈdi naivmã vɔltɛːr, " o ljø də[6] s amyzer a kɔ̃trədiːr, il m ɔ̃ dɔne də bɔn pəlis, e ʒə[7] sɥi trɛ frilø."

* * *

madam də tãsɛ̃ dizɛ kə le ʒã d ɛspri fəzɛ boku də foːt ã kɔ̃dɥit parsə k[8] il nə[9] krwajɛ ʒamɛ lə mɔ̃ːd ase bɛːt, osi bɛːt k il l ɛ.

*

---

[1] u oːtz. [2] u i rmy. [3] u k lə, ˈkœ lə. [4] u pleˈzamã. [5] u metsɛ̃. [6] u t. [7] u ʃ. [8] u pas k. [9] u i n.

[1] eklyːz, səlɥi ki a ete a la tɛˈt de varjetez amyzãːt, rakɔ̃ˈtɛ kə, tu ʒœn e sã fɔrtyn, il ariva a lynevil, u il ɔpʰtẽ la plas[1] də dãtistə dy rwa stanislas, presizemã lə ʒuːr u lə rwa pɛrdi sa dɛrnjɛːr dã.

* * *

madam də pri, mɛˈtrɛs dy reʒã, diriʒe par sɔ̃ pɛːr, œ̃ trɛˈtã, nɔme, ʒə krwa, plənœf, avɛ fɛt œ̃n akaparmã də ble, ki avɛ mi lə pœpl o dezɛspwaːr, e ãfẽ koˈze œ̃ sulɛˈvmã. yn kɔ̃paɲi də muskətɛːr rəsyt ɔrdrə d aler apɛˈze lə tymylt ; e lœr ʃɛf, məsjø d avʒã, avɛ dã sez ẽstryksjɔ̃ də tire syr la kanaːj : s ɛt ẽsi k ɔ̃ deziɲɛ lə pœpl ã frãːs. sɛt ɔnɛt ɔm sə fit yn pɛˈn də fẽːr fø syr se kɔ̃sitwajẽ ; e vwasi kɔmãt il s i pri pur rãpliːr sa kɔmisjɔ̃. il fi fɛːr tu lez aprɛ d yn salvə də muskɛtri ; e avã də diːr : tire, il s avãsa vɛr la ful, tənã d yn mẽ sɔ̃ ʃapo e də l oːtrə l ɔrdrə də la kuːr : " mɛsjø[2]," dit il, " mez ɔrdrə pɔrtə də tire syr la kanaːj. ʒə pri tu lez ɔnɛt ʒã də s rətire[3], avã kə ʒ ɔrdɔn də fɛːr fø." tu s ãfɥit e dispary.

12.

la prefas de prɔsɛ.

syr diferã pwẽ də la sal de pa-pɛrdy dę grup koːzt avɛk animasjɔ̃ : sə sɔ̃ le parti e le temwẽ de koːzəz a ʒyʒe ki diskyt lœr afɛːr a l avãːs ę ɛskɔ̃ːt la viktwaːr avɛk la fwa də paralitik ki vɔ̃t a lurd.

— s ɛ syːr e sɛrtẽ k vu gaɲre, dit yn kɔmɛːr, kar ʒə dire s kə[4] ʒ e vy e ãtãˈdy.

---

[1] u plaz. [2] u mesjø. [3] u t sə rtire, t s rətire. [4] u sə k.

— vu n *i* j etje* pɑ ! s ekri yn vwa.

sɛt vwa, s ɛ sɛl d œ̃ temwɛ̃ *də* l advɛrsɛːr ki ekutɛ*t* ɑ̃ dəɔːr[1] dy grup.

— ʼʒœ n *i* j etɛ pɑ ?—nɔ̃, vu n *i* j etje pɑ.

e l*ə* kɑ̃ advɛrs*ə* d akuriːr ɑ̃ krijɑ̃ː nɔ̃, ɛl n j etɛ pɑ !—si, ɛl j etɛ.—nɔ̃—si—va, dɔ̃, vɛrmin, ʒə t[2] fre mɑ̃ʼʒe ta pajas e tɔ̃ fo ʃiɲɔ̃.—ʒ ɛʼm mjø*z* a*v*waːr œ̃ fo ʃiɲɔ̃ kə d*ə*[3] fo temwɛ̃, k*ə* ʒ le fre ɑ̃vwaje o galɛːr, te fo temwɛ̃—mwa ! yn foːs temwan ! s ekri la kɔmɛːr—ɛl, yn foːs temwan ! ryʒi la plɛʼdøːz[4] ki l a amne, ɛl ! yn fam d ɑːʒ, d*ə* menaːʒ e d ɔnœːr !

— bɔ̃, bɔ̃, repɔ̃ l adversɛːr, ty va*z* ɑ̃tɑ̃ːd*rə* mɔ̃n avɔka, kɔm i va t rule !—tjɛ̃,* lə pti barby ki ɛ la bɑ ! il ɑ̃n a œ̃ grəlo ! kar ʒe l mwajɛ̃ d a*v*waːr œ̃n avɔka, mwa, e twa pɑ, ʼpane !

s ɛ presizemɑ̃ pur ɑ̃pɛːʃe se deba prematyre e tuz oːt*rə* dezɔrdrə d ajœːr, k*ə* sɔ̃ plase dɑ̃ le sal de pɑ-pɛrdy sez ɑ̃sjɛ̃ " dyrakɥiːr " d*ə* l arme frɑ̃sɛːz dəvny gardjɛ̃ dy palɛ.

ʒyl mwano : le tribyno kɔmik.

13.

l*ə* pɔliʃinɛl.

dɑ̃ la kategɔri de rɑʼzœːr, il fo klɑʼse l*ə* mɔsjø d*ə* prɔvɛ̃ːs u d*ə* bɑ̃ljø ki n ɛʼm pɑ*z* a s*ə* derɑ̃ʼʒe, e ʃak fwa k œ̃ d*ə* sez ami va a paʼri, lə ʃarʒə d*ə* lɥi rapɔrte œ̃n ɔbʒɛ

---

[1] il j a de pɛrsɔn qui prɔnɔ̃ːs deɔːr. [2] u ʃ tə. [3] u kə t, k də. [4] u pleʼdøːz.

* ɔ̃n ɑ̃tɑ̃ ece e cɛ̃ ʃe lə bɑ pœpl : c ɛt yn sɔrtə d*ə* t prɔnɔ̃se ɑ̃n apɥijɑ̃ lə miljø d*ə* la lɑ̃ːgʼkɔ̃ʼtr lə palɛ dyːr. lez otœːr ekriːv sɛt kɔ̃nsɔn dɑ̃ l ɔrtograf yzɥɛl "*qu*" par ɛgzɑ̃ːpl "*quiens.*"

kɛlkɔ̃ːk kɔ̃ nə truːv pɑ dɑ̃ la lɔkalite. tɛl ɛ məsjø mariko. lə rɑˈze ʒysk o sɑ̃ s ɛ məsjø bɔgnaːr.

vulɑ̃ s afrɑ̃ʃiːr yn bɔn fwa de kɔmisjɔ̃ də sɔ̃n ami, il a, œ̃ bo ʒuːr, si bjɛ̃ fɛ la ʃoːz k il ɑ̃n ɛ rezylte yn sɛːn ki amɛˈn dəvɑ̃ la pɔlis kɔrɛksjɔnɛl lɥi d abɔːr, pɥi məsjø mariko, leɔ̃, sɔ̃ fis, e œ̃ pɔliʃinɛl.

lə papa s avɑ̃ːs a la baːr, akɔ̃paɲe də leɔ̃ pɑ̃dy a sɔ̃ palto.

məsjø lə prezidɑ̃.—ləve[1] la mɛ̃ !

lə papa lɛːv la mɛ̃ e lə pti garsɔ̃ ɑ̃ fɛt otɑ̃.

məsjø lə prezidɑ̃.—vu ʒyre də diːr la verite, tut la verite e rjɛ̃ kə la verite.

məsjø mariko.—ʒə lə[2] ʒyːr.

leɔ̃.—zə lə[3] zyːr.

məsjø mariko.—tɛ twa dɔ̃, leɔ̃ !

məsjø lə prezidɑ̃.—ɛkspoˈzez o tribynal le fɛ dɔ̃ vu vu plɛɲe.

məsjø mariko.—mɛsjø[4], k il mə[5] swa pɛrmi, avɑ̃ tu, də diːr k il n ɛ pɑ pɔsiblə də[6] fɛːr yn osi mɔvɛːz pleˈzɑ̃tri[7] kə sɛl dɔ̃ məsjø bɔgnaːr m a rɑ̃dy vikʰtim. ʒə sɥi[8] rɛste vœf, il j a œ̃n ɑ̃, avɛk mɔ̃ fis leɔ̃ kə vwasi, ki avɛt alɔːr katr ɑ̃, e ki oʒurdɥi, par kɔ̃sekɑ̃, ɑ̃n a sɛ̃ːk.

leɔ̃.—ɑˈ ! wi, mɛ z ɑ̃n e mɛːm ply k sɛ̃k ɑ̃.

məsjø mariko.—ʃt ! tɛ twa dɔ̃ˈk !

məsjø lə prezidɑ̃.—vɔtrə pti bɔnɔm purɛ rɛste o bɑ̃ u vuz etjez asi, rəkɔ̃dɥize lə[9] a sa plas.

məsjø mariko.—va t aswaːr la bɑ.

leɔ̃.—nˈɔ̃, zə vø vwaːr.

məsjø mariko.—alɔːr, tɛ twa, u lə məsjø va t mɛtr ɑ̃ prizɔ̃. (o tribynal) il a sɛ̃k ɑ̃ e œ̃ mwa, mɛ sa n fɛ rjɛ̃ o prɔsɛ. si bjɛ̃ k ʒ abit sɛ̃ dni e k ʒ avɛ pur vwazɛ̃ e ami məsjø bɔgnaːr, isi prezɑ̃ o bɑ̃ dez akyze. kɔm ʒə

---

[1] u ˈlœve. [2] u ʒ lə. [3] u z lə. [4] u mesjø. [5] u k i m [6] u pɔsiblə d. [7] u pleˈzɑ̃tri. [8] u ʃ sɥi. [9] u lœ.

vɛ fɔːr rarmã a paˈri e kə lez afɛːr də məsjø bɔgnaːr l i apɛl frekamã, ʒə lə[1] ʃarʒɛ d tãz ã tã də kɛlkəz aʃa də prəmjɛːr nesɛsite.

məsjø bɔgnaːr.—də ˈprœmjɛːr nesɛsite ! œ̃ pɔliʃinɛl pur ˈmœsjø sɔ̃ fis, e tu le ʒuːr, tːu le ʒuːr...

məsjø lə prezidã.—n ɛ̃tɛrɔ̃pe pɑ !

məsjø mariko.—ʒ i ariːv o pɔliʃinɛl.

leɔ̃.—zə l vø mɔ̃ pɔrisinɛl.

məsjø mariko.—si ty n tə tɛ pɑ, ty iraz ã prizɔ̃, u ty perira dã l fɛ̃ fɔ̃ de ʒãdarmri. (o tribynal) dəpɥi lɔ̃ˈtã mɔ̃ pti garsɔ̃ mə turmãtɛ pur avwaːr œ̃ pɔliʃinɛl ; ʒ ãn avɛ bjɛ̃ truve a la fɛˈt dy lãdi ; mɛ rjɛ̃ d kɔ̃vnab*l*, ʒ etɛ bjɛ̃ deside a mɛtr yn pjɛs də sɛ̃ frã. ʒə pri*je* dɔ̃ˈ*k* məsjø bɔgnaːr də m ãn aʃte*r* œ̃ bo, swa ʃe ʒiru, swa*t* o paradi dez ãfã, sã lɥi fikse də pri[2], lɥi rəkɔmãdã sœlmã d lə[3] prãːd*rə* bjɛ̃*n* abije, bjɛ̃*n* artikyle.

leɔ̃.—e k il ɛːj d*ə* l ɔːr tsy.

məsjø mariko.—lə lãdmɛ̃[4], məsjø bɔgnaːr ariːv ʃe mwa, pɔrtã su l bra la bwaːt kə vwasi (lə temwɛ̃ va prãːdr yn bwaːt k il ave lɛse a sa plas) " vwala[5] mə dit i*l*," lə pɔliʃinɛl d*ə* leɔ̃. a se mo leɔ̃ s mɛ*t* a krije " dɔn, dɔn ! " məsjø bɔgnaːr, alɔːr, uːvrə la bwaːt e ã tiːr lə maɲifik pɔliʃinɛl kə vwasi. (lə temwɛ̃ tiːr œ̃ pɔliʃinɛl ply grã k*ə* sɔ̃ fis.)

leɔ̃.—dɔn ! dɔn !

məsjø l*ə* prezidɑ.—vwajɔ̃, ˈsɛːre sə*l*aː vu truble l odjãːs.

leɔ̃.—iˈ ! mɔ̃ pɔrisinɛl, zə vø mɔ̃ pɔrisinɛl.

malgre se kri, leɔ̃ ɛ rəkɔ̃dɥi*t* a la plas k il ɔkypɛ dã l oditwaːr, lə pɔliʃinɛl ɛ ˈsɛːre dã sa bwaːt e l*ə* papa pø kɔ̃tinɥe sa depozisjɔ̃.

d œ̃ ku d œːj, dit i*l*, ʒə vi k*ə* məsjø bɔgnaːr m avɛ ʒwe œ̃ mɔvɛ tuːr ; lə pɔliʃinɛl rəmɥɛ lez jø, la buʃ, e etɛt

---

[1] u ʒ lə. [2] u t pri. [3] u də l. [4] u par asimilasjɔ̃ lãnmɛ̃ : prɔnɔ̃sjɑsjɔ̃ rapid e negliʒe. [5] u vla.

admirabləmãt artikyle : ʒə m[1] dizɛ : il kuˈt o mwẽ œ̃ lwi ; ã s məmã, məsjø bɔgnaːr mə prezãːt la faktyːr ; ʒə bɔ̃ˈdi ; lə ʒuʒu etɛ də katrə[2] vẽ frã ! ʒ etɛ fyrjø : s etɛ m diːr : yn oːtrə fwa ty nə mə ʃarʒra ply də te kɔmisjɔ̃.

məsjø bɔgnaːr.—me sa n vulɛ pɑ diːr oːtrə ʃoːz.

məsjø lə prezidã.—ãfẽ, arivɔ̃ dɔ̃ˈk a la sɛːn.

məsjø mariko.—ʒ i sɥi, məsjø lə prezidã. ʒə di nɛtmã a məsjø k il m avɛ fɛt yn mɔˈvɛːz pleˈzãtri[3] e kə ʒ lɥi lɛsɛ sɔ̃ pɔliʃinɛl pur kɔ̃ːt. məsjø s ãpɔrt ; mɔ̃ fis krijɛ də tut se fɔrs k il vulɛ sɔ̃ pɔliʃinɛl ; məsjø bɔgnaːr m ɛ̃vɛkʰtiːv ; ʒə vø lə mɛtr a la pɔrt ; alɔːr il ãpwaɲ lə pɔliʃinɛl par le ʒãːb e m lə[4] flãːk də tut se fɔrsəz a travɛːr la figyːr. ʒə m elãːs syr məsjø bɔgnaːr : il m alɔ̃ːʒ œ̃ fɔrmidablə ku də pwẽ[5] dã l ne, ã m dizã : " ʒə vu fɛ kado dy pɔliʃinɛl." nə vulã pɑ d kado, ʒ e garde l pɔliʃinɛl, ʒə l dɔnre a mɔ̃ fis kãt il sra grã.

məsjø bɔgnaːr.—kãt il sra marje.

leɔ̃.—nɔ̃, zə l vø a prezã, nːaː ! *

məsjø lə prezidã.—vwajɔ̃, məsjø bɔgnaːr, vu rkɔnɛse lə fɛt.

məsjø bɔgnaːr.—ʒə n lə[6] ni pɑ, ʒə di sœlmã k məsjø ɛ suvrɛnmɑ ridikyl avɛk se kɔmisjɔ̃ ; i krwa k ʒə n e k sla a fɛːr, e kɔm il a diz u duːz mil liːvrə d[7] rãːt, ʒ e vuly l degute də m[8] ʃarʒe də sez[11] aʃa. sɔ̃ rfy də m[9] pɛje m a egzaspere.[10] ʒə rgrɛt[11] sə ki ɛt arive, me ʒ n e pɑz ete mɛːtrə də[12] mwa. (lə tribɥnal kɔ̃dɑːn məsjø bɔgnaːr a vẽtsẽ frã damãd).

leɔ̃.—zə vø mɔ̃ pɔrisinɛl.

məsjø mariko.—ʃe nu !— pɑ dã la ry, tu l mɔ̃ːd tə sɥivrɛ kɔm lə bœ grɑ.

ʒyl mwano. le tribyno kɔmik.

---

[1] u ʒ mə. [2] u t katrə. [3] u pleˈzãtri. [4] u mə l. [5] u t pwẽ. [6] u ʒ nə l. [7] u liːv də. [8] u d mə. [9] u t sez. [10] u ɛgzaspere. [11] u ʒ rəgrɛt. [12] u mɛːt də. * le siɲ ~~~~ ẽdik kə leɔ̃ parl ã sãglɔtã.

no fɔ̃ksjɔnɛ:r.
(lə djalɔg ɛ trãskri*t* ã prɔnɔ̃sjɑsjɔ̃ rapid.)
la sɛ:n sə pɑ'ʃ a la pɔst.

la bri:ʒ (lə ne o giʃɛ).—məsjø, œ̃ d mez ami ki m
dəvɛ[1] sã frã vjɛ̃ də m[2] rãvwaje sɛt sɔm. i m l a ɛ*k*spedje
par lɛt ʃarʒe a mɔ̃ nɔ̃, bjɛ̃n ãtãdy, me*z* adrɛse o ministɛ:r
u ʃ sɥi kɔmi prɛ̃sipal. lə fak[h]tœ:r ʃarʒe də m*ə* la rmɛt
s ɛ prezãte a mɔ̃ byro avã k ʒ i fys arive...

l ãplwaje.— ... e i*l* l a rãpɔrte, kɔm s etɛ sɔ̃ d*ə*vwa:r.

la bri:ʒ.—vu l ave di. ɛl a dɔ̃ fɛ rtu:r·a la pɔst...

l ãplwaje.— ... e a sɛt œ:r, s ɛ mwa ki l e.

la bri:ʒ.—ɑ: ! vule vu m la dɔne, s i vu plɛ. ʃ sɥi
m*ə*sjø...

l ãplwaje.—məsjø la bri:ʒ.

la bri:ʒ (œ̃ pø etɔne).—il ɛ vrɛ. me kɔm'ã...

l ãplwaje.—vu n mə rmɛte[3] pɑ ?

la bri:ʒ.—mɔ̃ djø !

l ãplwaje.— ʒ e y l avãta:ʒ, o:t fwa, də m[4] truve suvã*t*
avɛk vu o vãdrədi de krɔtmujo.

la bri:ʒ.—ʃe le krɔtmujo ?... ãn efɛ... ɛskə vu n ave
pɑ*z* yn sœ:r ?

l ãplwaje.—wi məsjø.

la bri:ʒ.—fɔ·r 'blɔ̃:d ?

l ãplwaje.—'fɔ:r blɔ̃:d.

la bri:ʒ.— s ɛ bjɛ̃ sa. la delisjø:z ʒœn[5] fi:j ! ʒə m[6]
rapɛl trɛ bjɛ̃, a prezã. ʒ vu pri d m ɛ*k*skyze si ʒə n[7]
vu*z* e pɑ rkɔny ; ʒə n[7] m atãdɛ pɑ*z* o plɛ·zi:r də vu

---

[1] u ki mə dvɛ. [2] u d mə. [3] u nə m rəmɛte.
[4] u d mə. [5] u par asimilɑsjɔ̃ delisjø:ʒ ʒœn. [6] u
ʒ mə. [7] u ʒ nə.

vwa:r, pɥi vuz ɛtz a kɔ̃trəʒu:r. ã'ʃã'te d vu rtruve ã bɔn sãte. vɔt sœ:r va bjɛ̃ ?

l ãplwaje.—a mɛrvɛ:j.

la bri:ʒ.—vœje mə raple a sɔ̃ suvni:r e lɥi fɛ:r tu me kɔ̃plimã.

l ãplwaje.—ʒə n i mãkre pɑ.

la bri:ʒ.—mil grɑ:s.... dɔ̃:k, vuz avez yn lɛt pur mwa, yn lɛt ʃarge, kɔ̃tnã sã frã.

l ãplwaje.—la vwasi. (il la lɥi fɛ vwa:r.)

la bri:ʒ.— bɔ̃ ! (il avã:s la mɛ̃ par l uvɛrty:r dy giʃɛ.)

l ãplwaje (ki rəkyl la sjɛn).—'pardɔ̃ !

la bri:ʒ.—kɛsk il j a msjø ? vu n vule pɑ m dɔne ma lɛtr ?

l ãplwaje.—ʒə vø bjɛ̃ vu dɔne vɔt lɛtrə, me i vu fo, s i vu plɛ, o prealabl, ʒystifje d vɔtr idãtite.

la bri:ʒ.—a ki ?

l ãplwaje.—a mwa.

la bri:ʒ.—a vu ?

l ãplwaje.—sã dut. (œ̃ tã.)

la bri:ʒ (stypefɛ).—ɛl ɛ bjɛ̃ bɔn !... i fo kə ʒ[1] vuz etablis kɔm kwa ʃ sɥi məsjø la bri:ʒ, alɔ:r kə vuz avez ete l prəmjer a m rəkɔnɛ:tr[2], pur m avwa:r vy vɛ̃ fwa, nagɛ:r, ʃe noz ami le krɔtmujo ?

l ãplwaje.—ʒə vuz e rkɔny ã tã k ɔm dy mɔ̃:d ; me ʒ iɲɔ:r ki vuz ɛt ã tã k fɔ̃ksjɔnɛ:r.

la bri:ʒ.—sɛrt, ʒ avez ãtãdy parle dɛ̀ ʃinwazriz administrativ, me sɛlsi...

l ãplwaje.—ʃ sɥiz ãplwaje d l eta ; le 'rɛ:gləmã sɔ̃ le 'rɛ:gləmã e ʒə n[3] sɔ'rɛ lez ãfrɛ̃'drə sã risk... (la bri:ʒ vø parle.) e: ! məsjø, il i va də ma rɛspɔ̃sabilite. sypoze k vu n swaje pɑ l dɛstinatɛ:r t sɛt lɛtr e kə ʒ[1] vu la

---

[1] u k ʒə. [2] u a mə rkɔnɛ:tr. [3] u ʒ nə.

rmɛt, səpãdã. k arivrɛt i ? il arivrɛ :—primo : kə ʃ srɛz ãgœ'le kɔm œ̃ pwasɔ̃ puri : zgɔ̃do, kə ʒ ɔrɛz a rãburse d ma pɔʃ le sã frã, valœːr deklare, akyze a sa syskripsjɔ̃.

la briːʒ.—k^{h}ə[1] 'djɑːbl ale vu ʃɛrʃe la! sɥi'ʒ, wi u nɔ̃, məsjø la briːʒ ? də vɔtrə 'prɔpr avø, 'lə sɥiːʒ ?

l ãplwaje.—vuz ɛt məsjø la briːʒ, s ɛ vrɛ.

la briːʒ.—e bjɛ̃, alɔːr ?

l ãplwaje.—e bjɛ̃, ʒystifje prœːvz ã mɛ̃, k^{ə} vuz ɛt bjɛ̃ sɛt pɛrsɔn e ʒ vu rmɛtre s ki ɛt a vu.

la briːʒ (lez jøz o sjɛl).—lːa fːɔːrmː! ãfɛ̃! (il tiːr sɔ̃ pɔrtəfœːj.) vwasi dez ãvlɔp də lɛtr.

l ãplwaje.—sa n syfi pɑ. ave vu vɔt kart^{ə} d elɛktœːr ?

la briːʒ.—nɔ̃, me ʒ pø vu mɔ̃tre ma kitãːs də lwaje e mɔ̃ kɔ̃tra d asyrãːs.

l ãplwaje.—ʒ m ã kɔ̃tãtre.

la briːʒ.—s ɛt œrø. vwasi se dø pjɛs.

l ãplwaje (ki le prã).—mɛrsi.

(lɔ̃ silãːs. l ãplwaje egzamin[2] le papje də tu prɛ. də l oːtrə koˈte dy grijaːʒ okɛl il rəpoːz[3] sɔ̃ frɔ̃, la briːʒ atãt yn desizjɔ̃ ã grɛ̃sã de maksilɛːr.)

a la fɛ̃ :

l ãplwaje.—ʒə rkɔnɛ[4] l otãtisite t se dɔkymã. sœlmã i n pruːv rjɛ̃.

la briːʒ.—purkwa ?

l ãplwaje.—pask i kɔ̃sɛrn œ̃ nɔme ʒã-filip la briːʒ, me dɔmisilje karãːt e œ̃ biːs ry d dwɛ, alɔˈr k la lɛt ʃarʒe, ɔbʒɛ d vɔt demarʃ, ɛ̃tɛrɛs œ̃ nɔme la briːʒ, prenɔme osi ʒã-filip, me dɔmisilje plas bovo, o ministɛːr d l ɛ̃tɛrjœːr.

la briːʒ.—si bjɛ̃ k vwala[5] lə ministr ɔbliʒe də m[6] lwe œ̃ byro u də m asyre kɔ̃ːt lə[7] fø, foˈt də kwa sə sra kɔm de pɔm pur rãtre dã me sã frã.

---

[1] aspirɑsjɔ̃ ase raːr. [2] u ɛgzamin. [3] u i rpoːz. [4] u ʒ rəkɔne. [5] u kə vla. [6] u d mə. [7] u kɔ̃ːtrə l.

l ãplwaje.—rasyre vu. la lɛt vu sra rəprezãte.

la briːʒ.—kã ?

l ãplwaje.—dmẽ matẽ, a ɥit œːr.

la briːʒ.—bõ ! le byro n uv*rə* k a dis.

l ãplwaje.—pɥiz a midi.

la briːʒ.—d mjøz ã mjø. s ɛ l mɔmã u ʃ paːr deʒœne.

l ãplwaje.—pɥiz a siz œːr.

la briːʒ.—dy swaːr ? ˈparfɛ ! le ministɛːr fɛrm*t* a sẽːk.

l ãplwaje.—məsjø, ʒ ã sɥi dezɔle ; mez avɛk la mɛjœːr vɔlõte dy mõːd i n ɛ pɑ pɔsibl a la pɔst[3] də mɔdifje lez œːr də kurje a sœl fẽ d le fɛːr kõkɔrde avɛk voz œːr də prezãːs o ministɛːr də l ẽtɛrjœːr.

la briːʒ.—alɔːr ?

l ãplwaje.—alɔːr...(ʒɛst[3] vag).

la briːʒ.—alɔːr, s ɛ bjẽ s kə ʒ[1] pãsɛ: nu pɑsrõ, l*ə* faktœːr e mwa, la mwatje d nɔtr egzistãːs[2] a tãte d nu rãkõtre, e l oːt mwatje a fleˈtriːr la fatalite egzekrab*lə*[3] ki nuz izɔlra, mwa e lɥi, trwɑ fwa ʃak ʒuːr, a œːr fiks, syr de pwẽ diferã dy glɔb. sə*p*ãdã, sjamã e t sãfrwa, vu pɛrsistərez a detniːr ãːt*rə* vo mẽ yn sɔm d arʒã dõ ʒ e bəzwẽ e k vu savez ɛtr a mwa o pwẽ d n ã puvwaːr dute ?

l ãplwaje.—məsjø...

la briːʒ.—məsjø, sla ɛ trɔ*p* apsyrd. si ʒ kɔnɛ bjẽ l rɛgləmã, l*ə* dɛstinatɛːr d yn lɛt ʃarʒe ãˈtr ã pɔsɛsjõ t sõ dy mwajɛnã deʃarʒ o fak[h]tœːr par lɥi dɔne syr œ̃ pti liːvr a s*e*t efɛ ?

l ãplwaje.—wi.

la briːʒ.—səsi sã l kõkuːr d okœ̃ kõtra d asyrãːs, d okyn sɔrt də papje otãtik repõdã d l idãtite dy siɲatɛːr ?

l ãplwaje.—nːõ.

---

[1] u sə k ʒə. [2] u ɛgzistãːs. [3] u ɛksekrab*lə*, ɛgz—, ɛks—.

la briːʒ.—s ɛ tu s kə ʒ[1] vulɛ sa*v*waːr. vu truvre dɔ̃ bɔ̃, məsjø, kə ʒ[1] dɔn la sɔm də vɛ̃ su o kɔ̃sjɛrʒ[2] də mɔ̃ ministɛːr afɛ̃ k i*l* repɔ̃ːd: "s ɛ mwa" kɑ̃ l fak^{h}tœːr, la lɛtr a la mɛ̃, vjɛ̃dra lɥi dmɑ̃de: "məsjø la briːʒ?"

l ɑ̃plwaje.—ʒ n i vwa pɑ d ɛ̃kɔ̃venjɑ̃.

la briːʒ.—vu vudre bjɛ̃ tniːr pur ɛkselɑ̃ːt la grif: "ʒɑ̃-filip la briːʒ," k apoˈzra syr lə rəʒistr[2] ɔfisjɛl sə pɛrsɔnaːʒ aple pepɛ̃? sə sra œ̃ fo.

l ɑ̃plwaje.—kɛskə vu vule k ʒ i fas?

la briːʒ.—rjɛ̃ dy tu. nu *v*wasi d akɔːr e vu m ɑ̃ vwaje plɛ̃ d ʒwa. məsjø, a l ɔnœːr də vu r*v*waːr! mez amitje*z* a vɔt sœːr.

l ɑ̃plwaje.—sɛrvitœːr t tu mɔ̃ kœːr.

(l ɑ̃plwaje sə rmɛ*t* o travaːj. la briːʒ, lɥi, gaɲ la sɔrti e rəturn a sɔ̃ ministɛːr, i aʃte*r* a reˈzɔ̃ d œ̃ frɑ̃ la siɲatyːr dy kɔ̃sjɛrʒ, ki s fɛ d ajœːr œ̃ pleziːr də la lɥi dɔne pur rjɛ̃: ʒɑ̃*z* ɔnɛt*z* e sɛ̃ːpl, ʒɑ̃ d bjɛ̃, pɛrsɔn*z* ɛstimab*lə* ki sə dwaˈv mɛt*r* a dø*z* afɛ̃ d ramne*r* a la reˈzɔ̃—grɑːs a yn ɛ̃pɔstyːr groˈsjɛːr—la sɔtiːz de rɛgləmɑ̃.)

15.

lə rəliʒjø ki avɛ tuʒuːr sɔmɛːj.

o mɔnastɛːr d*ə* la paːr-djø, l œ̃ de kuvɑ̃ d*ə* la sɥis u le ʃartrø sə liːv*rə*t avɛk lə plyz ɔstɛːr devumɑ̃ a lœr pjøːz egzɛrsis[3], sə truˈvɛ nagɛːr œ̃ bɔ̃ rəliʒjø kə l*ə*[4] plyz ɛ̃vɛ̃sib*lə* pɑ̃ʃɑ̃*t* o sɔmɛːj kɔ̃trarjɛ*t* etrɑ̃ːʒmɑ̃. avɛk la mɛˈjœːr vɔlɔ̃te dy mɔ̃ːd, i*l* nə[5] puvɛ s eveˈje*r*[6] a ɔ̃ːz œːr pur ale ʃɑ̃te matiˈn. ɔːr la natyːr ki l avɛ fɛ si dɔrmœːr l avɛ fɛ*t* osi

---

[1] u k ʒə. [2] u sy l rəʒiːstr. [3] u ɛgzɛrsis. [4] u k lə. [5] u i n. [6] u eveˈje*r*.

trɛ bɔ̃ mekanisjɛ̃ ; sãz etyd, sã nosjɔ̃ okyn de matematik, a fɔrsᵊ də reflɛksjɔ̃ e *də* travaːj il avɛ fabrike yn ɔrlɔːʒ parfɛt. il aʒuta d abɔːr a la sɔnri, ã fɔrm *də*[1] revɛːjmatɛ̃, œ̃ ryd kariˈjɔ̃ ki fy*t* ɛ̃siɲifjã, e bjɛ̃to oz ãːgl e o miljø dy pti ʃapito ki kurɔnɛ *lə* kadrã, œ̃ mɛrl, œ̃ kɔk e œ̃ tãˈbuːr. a l œːr dit tu *sə*la *fə*zɛ tapaːʒ. pãdã kɛlkə nɥi le ʃoːz alɛːr bjɛ̃ ; mɛ*z* o bu d œ̃ sɛrtɛ̃ tã, kã vɔnɛ ɔ̃ːz œːr, lə kariˈjɔ̃ kariˈjɔnɛ, *lə* mɛrlᵊ siflɛ, *lə* kɔk ʃãˈtɛ, *lə* tãbuːr batɛ, e... *lə* mwan rɔ̃flɛ. œ̃n oˈt*rə* sə srɛ dekuraʒe. *lə* pɛːr ɛ̃vɔka sɔ̃ ʒeni, maʃina bjɛ̃ vit œ̃ sɛrpã, ki, plase su sa tɛːt, vɔnɛ tuʒuːr a ɔ̃ːz œːr lɥi sifle dã l ɔrɛːj " il ɛ tã, lə*v*e vu[2] ". *lə* sɛrpã fy plyz abil kə *lə*[3] mɛrl, *lə* kɔk, *lə* tãˈbuːr e *lə* kariˈjɔ̃, lekɛl n ã *fə*zɛ pɑ mwɛ̃*z* œ̃ pti tɛ̃tamaːr syplemãtɛːr. s etɛ mɛrvɛːj e *lə* ʃartrø *nə* mãkɛ ʒamɛ *də* sə[4] revɛːje. elɑˈs ! o miljø *də* sa ʒwa, il fi*t* yn tristə dekuvɛrt. il nə[5] s etɛ kry *kə* dɔrmœːr, il *sə* rəkɔny[6] parɛsø. tut evɛˈje k i*l* fy, il ezitɛ*t* a kite sa dyːr kuʃɛt ; i*l* pɛrdɛ bjɛ̃ yn minyt a savure la dusœːr *də* *sə*[7] sãˈtiːr o li, rəfɛrmã*t* œ̃n œːj e ʒwã*t* a dɔrmiːr. *sə*la dmãˈdɛ refɔrm. lə rəliʒjø *sə* sãtɛ kupab*l*, e *lə* mekanisjɛ̃ *sə* truvɛ*t* ymilje : *lə* djɑːbl avɛ trɔ l ɛːr *də* narge l œ̃ e l oːt*r*, i*l* falɛ *rə*prãːd*rə* lə *də*sy[8]. ositoˈ yn lurdə plãːʃ ɛ dispoˈze o *də*sy[9] dy li, *də* tɛl sɔrtə k ɛl tɔ̃ːb ryˈdmã syr le pje dy parɛsø di zgɔ̃ˈd[10] aprɛ l avɛrtismã ʃaritab*lə* dy sɛrpã. ply d yn fwa *lə* poːv*rə* pɛːr *sə* rãdi*t* o kœːr tu bwatø*z* e mœrtri. e bjɛ̃ ! lə krwarɛt ɔ̃ ? swa *kə* *lə*[11] sɛrpã y pɛrdy sɔ̃ fosɛ, kə la plãːʃ avɛk lə tã fy *də*vny[12] mwɛ̃ pəzãːt, lə vjɛˈjaːr ply dɔrmœːr, swa *kə* se ʒãːb sə fyst ãdyrsiz u k il y pri l ɔriˈbl abityd *də* le rətire avã kə *lə*[13]

---

[1] u formə d [2] u ˈlœve vu. [3] u k lə. [4] u *də* ɛ, t *sə* revɛːje. [5] u i n. [6] u i s rəkɔny, i *sə* rkɔny. [7] u d *sə*. [8] u rəprãd*rə* lə tsy. [9] u o tsy. [10] u di *sə*gɔ̃ːd. [11] u kə l. [12] u dvəny. [13] u k lə.

ʃɑˈtimɑ̃ tɔ̃ba, il nə[1] tarda pɑz a sɑ̃tiːr la nesɛsite d yn oːtr ɛ̃vɑ̃sjɔ̃, e vwasi kə tu le swaːr, avɑ̃ də sə[2] kuʃe, il sə li o bra yn fɔrtə kɔrdə ki, a l œːr fatal, sə tɑ̃ sɑ̃ krije gaːr e lə ʒɛt a ba dy li. il ɑ̃n etɛ la : djø sɛ kɛl nuvo prɔʒɛ sɔmnisid il rulɛ dɑ̃ sa teˈt, lɔrsk il sə[3] sɑ̃ti prɛt a s ɑ̃ dɔrmiːr pur tuʒuːr... s ɑ̃dɔrmiːr, oˈ, nɔ̃ ; lə fɛrvɑ̃ kretjɛ̃ n ɑ̃ ʒyʒa pɑ də la sɔrt, e, malgre sɔ̃ pəti peʃe də parɛs, plɛ̃ də kɔ̃fjɑ̃ːs ɑ̃ səlɥi ki pardɔn : "ɑː!" s ekria t il, "ʒə m evɛːj ɑ̃fɛ̃."

ʒurnal dy ʃɛːr, lə trɑ̃ːt nɔvɑ̃ːbr, dizɥisɑ̃trɑ̃ˈtnœf.[4]

16.

la sɔsjete dy prefɛ də nəvɛːr[5].

ilz avɛ tuːs fɛ parti d yn sɔsjete də vivœːr, fɔ̃ˈde syr la fɛ̃ də la rɛstɔrɑsjɔ̃ par œ̃ ʒurnalist[6] fɔːr spiritɥɛl, e dɔ̃ le statyz etɛ de plyz etrɑ̃ːʒ. sɛt sɔsjete s aplɛ la sɔsjete dy prefɛ də nəvɛːr. (istɔrik.)

purkwa sə tiːtr ? ɔ̃ nə la ʒamɛ sy. ʃak mɑ̃ːbrə də sɛt sɔsjete i rəprezɑ̃tɛt œ̃ dez ɛ̃strymɑ̃ ki kɔ̃poːz la myzik militɛːr. səlɥi si etɛ flyˈt, səlɥi la klarinɛt, sɛt oːtrə basɔ̃, sə katrjɛm groˈskɛˈs, sə sɛ̃kjɛm ɔfikleid, sə sizjɛm sɛ̃bal, sə sɛtjɛm trɔ̃bɔn, e ɛ̃si də sɥit pur lə kɔːr, la trɔ̃pɛt, lə kɔrnɛ, lə triɑ̃ːgl, lə fiːfr, lə tɑ̃ˈbuːr e lə ʃapo ʃinwa. lez ɛ̃strymɑ̃z etɛ natyrɛlmɑ̃ duble, triple e kwadryple, la sɔsjete nə kɔ̃prɔnɑ̃ pɑ mwɛ̃ d yn sɑ̃tɛn də mɑ̃ːbr. ɔ̃n i rəmarkɛ de pyblisist, de fœjtɔnist, dez avɔka, de metsɛ̃[6], de bɑ̃kje, de fis də grɑ̃ːd famiːj, tuːs ʒɑ̃ fɔːr distɛ̃ge d ɛspri, də pozisjɔ̃, də talɑ̃, u dy mwɛ̃ də nɛsɑ̃ːs e də fɔrtyn.

---

[1] u in. [2] u dəs. [3] u is. [4] u milɥisɑ̃trɑ̃ˈtnœf. [5] dɑ̃ tu le kɑ u l ɔ̃ truːv "də nəvɛːr" ɔ̃ pø prɔnɔ̃se "də nvɛːr." [6] u mɛtsɛ̃.

õ sə reynisɛ*t* yn fwa par mwa dãz œ̃ ʒwajø bãkɛ, e o dɛsɛːr õn egzekytɛ[1] de fãfaːr, sã l ãplwa d okœ̃n ɛ̃strymã reɛl, mɛ ʃakœ̃ imitã dy mjø pɔsibl avɛk la buʃ, avɛk lə ne e avɛk lə ʒɛst, lə sõ e lə ʒø də l ɛ̃strymã kə lez egziʒãːs[2] də l armɔni lɥi avɛ fɛ*t* asiɲe, yn fwa pur tut, o mɔmã də sa resɛpsjõ. ʃakœ̃ y mɛtɛ də l amuːr prɔp*r* e s egzɛrsɛ[3] dã l ɛ̃tɛrval de kõsɛːr. osi, tɛl ɛ lə puvwaːr dy travaːj kə se simylakrə də fãfaːr ys fɛt ɔnœːr, pur la ʒystɛs, la məzyːr e la sɔnɔrite, o ʒimnɔːz militɛːr lɥi mɛːm, e k a lez ãtãːd*rə* d œ̃ pø lwɛ̃ ɔn y py le krwaːr egzekyte[4] par də veritab*lə*z ɛ̃strymã də myzik.

yn oːt*rə* partikylarite esãsjɛl[5] de staty, s ɛ k o mɔmã də sa resɛpsjõ ʃak mãːb*r*, su pɛ'n d ɛ't*rə* repyte felõ, e də pɛje*r* a la kɛːs sɔsjal yn amãːd kõsiderab*l*, prɔmɛtɛ, par sɛrmã, də fɛːr ãtãːd*rə* kɛlkə sõ də sõn ɛ̃strymã, ã lez akɔpaɲã dy ʒɛst imitatif tut le fwa kə l[6] nõ də la vil də nəvɛːr vjɛ̃drɛ*t* a ɛːt*rə* prɔnõse dvã lɥi, par azaːr u oːtrəmã, kɛl kə fys lə ljø, la sirkõstãːs e lə mɔmã dy ʒuːr u də la nɥi. e tɛl ɛ lə serjø kə le mãːb*rə* d yn sɔsjete finis par ataʃe*r* o kõvãsjõ le ply byrlɛsk, swa*t* amuːr prɔp*r*, swa*t* abityd, swa rɛspɛ də la ʃoːz ʒy're, k *il* ni j avɛ pɑ d egzãːp*lə*[7] k okœ̃ mãːbrə[8] də la sɔsjete də nəvɛːr y ʒamɛ fose sõ sɛrmã, bjɛ̃ k il sə[9] tã'dis lez œ̃ lez oːtr yn fu'l də pjɛːʒ lɔrs k *il* sə[9] rãkõtrɛ dã lə mõːd.

nu n ã sitrõ k yn prœːv. lə sɛrpã də la sɔsjete, etã dəvny minis*tr*, u a pø prɛ, dəpɥi la revɔlysjõ də ʒɥjɛ[10], repõdɛ*t* œ̃ ʒuːr dy o də la tribyn a tut oːt*rə* ʃoːz k a ẏn ɛ̃tɛrpɛlɑsjõ də la goːʃ rəlativmã*t* a sɛrtɛn manœːv[11] elɛktɔral atribɥe*z* a divɛːr prefɛ.

---

[1] u ɛgzekytɛ. [2] u ɛgziʒãːs. [3] u ɛgzɛrsɛ. [4] u ɛgzekyte. [5] u ɛsãsjɛl. [6] u klə. [7] u ɛgzãːp*lə*. [8] u mãːb də. [9] u is. [10] u ʒɥijɛ, ʒwijɛ. [11] u manœːv*z*, manœːvr*əz*.

— "wi, mesjø[1]," s ekrijɛt il avɛk fø, "lə guvɛrnəmã...
— a la kɛstjõ! a la kɛstjõ!" s ekrija yn vwa. "parle dõ dy prefɛ *də* nəvɛ:r!"

a s mo fatal, l ɔratœ:r ezita œ̃ mɔmã syr lə parti a prã:d*r*. me, fidɛl, dy mwɛ̃ sɛt fwa, o sɛrmã k il avɛ prɛte, i*l* dispo'za se mɛ̃ kɔm d abityd, po'za se dwa, larʒəmã*t* ekarte, syr le tru imaʒinɛ:r dy sɛrpã, ã tira kɛlkə grɔɲmã, pɥi, rəprənã sõ ʒɛstə pɔlitik ɛ̃tɛrõpy e l*ə* fil də sõ maɲifik diskuːr: "wi, mesjø[1]," s ekrija t i*l*, "lə guvɛrnəmã*t* a bjɛ̃ merite d*ə* la frã:s."

lə vɔt fyt ãpɔrte d aso ã favœ:r dy ministɛ:r. ãfɛ̃, si le mã:b*rə* syrvivã m*ə* fõ l ɔnœ:r d*ə* li:r se liɲ, ʒə sɥi kɔ̃vɛ̃ky k a l ɛ̃stã mɛ:m u lə mo d*ə* nəvɛ:r ɔra frape lœrz jø, ʃakœ̃ d ø l ɔra akœ'ji par lə pti sɔlo ɛ̃strymãtal k i*l*z õ prɔmi*z* etɛrnɛlmã*t* a s*ə* nõ maʒik. il mə[2] sã:b*lə* lez ãtã:d*rə* d isi...

la sɔsjete dy prefɛ d*ə* nəvɛ:r etɛ dy rɛst[ə] parfɛtmã*t* inɔfãsi:v. sœlmã, a l isy dy baʃik festival, kɛlkəz œ̃ de virtɥo:z sə repãdɛ par la vil, egzekytã[3], nõ ply de sɛ̃fɔni, me də sɛ̃p*lə* pəti[4] mɔrso d ãsã:b*l*, frapã*t* a tut le pɔrt, aplã*t* a grã kri le ʒã d*ə* lœr kɔnɛsã:s, barbujã lez ãsɛɲ, etɛɲã le revɛrbɛ:r, imaʒinã mil fɔli*z* a l ãkõ:t*rə* de pɔrtje*z* e de pti marʃã, e parfwa mɛ'm sə bɛrnã resi-prɔkmã d*ə* la fasõ la ply spiritɥɛl e la ply byrlɛsk.

œ̃ swa:r, par egzã:p*l*[5], soval, ki etɛ l*ə* plyz ɛ̃tãperã d*ə* la bã:d ʒwajø:z, kita la sal dy bãkɛ dãz œ̃n eta ki n*ə* tuʃɛ pɑ k o limit d*ə* l i'vrɛs, me par dəla. lə grãt ɛ:r, le kri, l yza:ʒ i*m'*mɔdere d*ə* sɔn ideal trõbɔn lə fi:r*t* ãfɛ̃ tõ'be*r* i:v*rə*mɔ:r syr lə pave. se kamarad aʃtɛ:r*t* yn vɛ̃tɛn də lãpjõ, lez alymɛ:r, le rãʒɛ:r*t* otu:r d*ə* lɥi, egzekytɛ:r[6] œ̃ syblim de prɔfõdis, pɥi sə rtirɛ:r[7] trãkilmã, l*ə* lɛsã*t* a la

---

[1] u mɛsjø. [2] u i m. [3] u ɛgzekytã [4] u sɛ̃:p pəti. [5] u ɛgzã:p*l*. [6] u ɛgzekytɛ:r. [7] u s rətirɛ:r.

gardᵊ də djø, o miljø *də* se lãpjõ, kɔm œ̃ defœ̃ parmi le sjɛrʒ ki ilymin sõ katafalk. le lãpjõ *lə* prezɛrvɛːr də la ru de vwatyːr e *lə* siɲalɛːr*t* ã rəvãːʃ a l atãsjõ de sɛrʒã *də* vil. *il* fy ramase, trãsporte o pɔst, d u, s etã*t* ɛ̃syrʒe vjɔlamã dɛ k il y rəpri*t* yn parti *də* se sãːs, *il* fy trãsfere a la prefɛktyːr də pɔlis.

me lez ɛskapad də *sə* ʒãːr n avɛ ʒamɛ *də* sɥit fɑˈʃøːz, grɑs oz ɛ̃flɥãːs səkrɛˈt *də* la plypaːr de mãːb*rə* də la sɔsjete. sɛt ɛ̃flyãːs nə fy pɑ sœlmã negatiːv : ɛl sɛrvi pɥisamã*t* osi a la fɔrtyn də ʃakœ̃ d ãːtr ø. e s ɛt isi *lə* kɑ d admire kɔ̃bjɛ̃ l ɛspri d kɔːr ɛ pɥisã, k il ɛ pur bɛrso le klɑs d œ̃ kɔlɛːʒ u la sal d yn gɛ̃gɛt. la fɔrsᵊ də tuːs dəvjɛ̃*t* alɔːr la fɔrsᵊ də ʃakœ̃, e le mãːb*rə* d yn sɔsjete kɛlkɔ̃ːk ɔ̃*t* otã *də* pɥisãːs kɔlɛktiːv, dã l ɔrd*rə* mɔral, pur sə puse lez œ̃ lez oːtr, pur sə trɛˈne mytɥɛlmã, pur ekarte le kɔ̃kyrãːs dã n ɛ̃pɔrtə kɛl karjɛːr, pur sə fɛːr ʒuːr oz ãplwa, oz ɔnœːr, o dijnite, a travɛːr tu lez ɔpstak*l*, k ã pøt avwaːr, dã l ɔrd*rə* fizik, yn bãːd də kyrjø, sə tnã[1] fɔrtəmã par la mɛ̃ pur travɛrse*r* ɛ̃petɥøzmã la fuˈl.

la sɔsjete dy prefɛ *də* nəvɛːr fy*t* œ̃ nuvɛl egzãːp*lə*[2] *də* la fɔrs i*r*ˈrezistiblə də sɛt ɛspri *də* kamaradri. a la revɔlysjõ *də* ʒyjɛ[3], plyzjœːr də se prɛ̃sipo mãːb*rə* fiːr*t* irypsjõ dã la vi pɔlitik. *lə* sɛrpã *də*vɛ̃ minis*rə*, u a pø prɛ, kɔm nu l avɔ̃ di, *lə* fif*rə* fy fɛ prɔkyrœːr ʒeneral, lə obwa depyte, l ɔfikleid prefɛ, lə ʃapo ʃinwa pɛːr də frãːs, e ɛ̃si *də* tu lez oːt*r*.

lwi denwaje (gabrijɛl paˈri, dizɥisãswasãːt[4]).

---

[1] u s tənã. [2] u ɛgzãːp*lə*. [3] u ʒɥijɛ.
[4] u milɥisãswasãːt.

mezavãtyːr d œ̃ dãtist.

məsjø buro etɛ*t* a la fwa dãtist e suːr.

" ɛˈ*trə* dãtist ɛt œ̃ pti defo," avɛt il kutym də diːr, " mɛ*z* ɛˈ*trə* suːr ɛt yn grãːd kalite, kar ɔ̃ pø s ebat*r* a lwaziːr syr la mɑʃwaːr de pasjã sãz ɛˈtr ɛ̃portyne par lœr kri ridikyl*z* e ɛ̃ʒystifje ki vuz enɛrv*t* e vu rãːd brytal."

ɛ̃ˈsi parlɛ məsjø buro, avɛk kɛlkə reˈzɔ̃ d ajœːr, kar nə srɛt il pɑ preferablə pur sɛrtɛ̃ d ãːt*rə* nu d avwaːr afɛːr a de pɛrsɛptœːrz avœːg*l*, a dez avɔka mɥɛ, a de kreãsje ky d ʒat e, parfwa mɛːm, a de sɛrʒã d*ə* vil mãʃo ?

kwak il ã swa, məsjø buro avɛ tɔːr də trɔ sə reʒwiːr də sa syrdite, kar ɛl l amna, u prɛsk, a la rɥin.

ɛjã pãdã plyzjœˈrz ane aleʒe ã mɛˈm tã la buʃ e la burs də nɔ̃ˈbrøːz viktim, məsjø buro kɔ̃sy l*ə* prɔʒɛ d uvriːr œ̃ grã kabinɛ dãˈtɛːr. sɛt agrãdismã nesɛsitã la miːz ã plas d aparɛːj*z* osi nɔ̃brøːz k ãkɔ̃ˈbrã, il y*t* a demenaʒe.

bjɛ̃to*t* i*l* prənɛ pɔsɛsjɔ̃ d œ̃ vast apartəmã dãz œ̃n im*m*œːbl*ə* də siz[1] etaːʒ.

par se swɛ̃, yn plak fikse dəvã la pɔrt də sa nuvɛl meˈzɔ̃ anɔ̃sɛ*t* o pɑsã, ã lɛt*rə* d ɔːr syr fɔ̃ nwaːr, kə " məsjø buro, ʃiryrʒjɛ̃-dãtist ɔpɛrɛ tu le ʒuːr də diz œːr*z* a sis, o trwɑzjɛˈm a goˈʃ."

kã məsjø buro fy kɔ̃plɛtmã*t* ɛ̃stɑle, il sə[2] mi*t* a sa fənɛːtr e atãdi le klijã.

e i*l* vɛ̃ːr, i*l* vɛ̃ːr*t* ã ful, mɛ...

(il i a[3] œ̃ " mɛ ") dy o d*ə* sɔ̃n[4] ɔpsɛrvatwaːr, məsjø buro vwajɛ se klijã, a pɛˈn ãˈtre su l*ə* pɔrʃ, rəsɔrtiːr e s ãfɥiːr avɛk selerite, tut ã mɔ̃trã lɥ siɲ d yn gerizɔ̃ parfɛt.

---

[1] u im*m*œblə d siz. [2] u i s. [3] u i*l* j a. [4] u t sɔ̃n.

le prəmje ʒuːr, məsjø buro fy leʒermãt etɔne, kɛlkə tã ply taːr, il etɛt ɛ̃terlɔke e œ̃ mwa nə s etɛ pɑz ekule kə lə[1] dãtist etɛ dulurø'zmɑt ayri.

dy ho də sɔ̃ trwɑzjɛ'm etaːʒ, kɔm sœ'r an dy o də sa tuːr, il vwajɛt ari've de pɛrsɔnz o grimas karakteristik, e, sə frɔtã le mɛ̃, il s ekriɛ, ʒwajø : " o' ! la bɛl flyksjõ ! o' ! lə bo plõbaːʒ ! o' ! lə bɛl araʃaːʒ ! " elɑ's ! yn minyt ply taːr, efare, məsjø buro vwajɛ se prwɑ lɥi eʃape. le flyksjõz ɛl mɛ'm diminɥɛ d ãplœːr. kɛl syplis də tã'tal ! œ̃ bo ʒuːr, prɛskə rɥine, il ala sə pɔste dəvã sa pɔrt, tɛl œ̃ tiːgr a l afy, bjɛ̃ rezɔly a truve lə mo də l enigm. il n atãdi pɑ lõtã. yn vjɛːj dam prezãtã tu le sɛ̃ptɔm[2] d yn raːʒ də dã ãtra dã l immœːbl, gravi rapidmã lə prəmjɛr etaːʒ, pɥi, prɛ'tã l ɔrɛːj, mõta lə zgõ ply lã'tmã. la ɛl s arɛta e, tut a ku, aprɛz yn brɛːv ezitɑsjõ, ɛl sə mit ã məzyːr də rədesãdrə[3] le marʃ. ɛl n ãn y pɑ l tã : lə dãtist ki də la o avɛ syrvɛje sõ manɛːʒ, etɛ de'ʒa syr ɛl e, l etrɛɲã, l ãmnɛ vɛr sõ kabinɛ. " par la fɔrs" yrlɛt il, "ʒə le kõtrɛ̃dre a vəniːr ʃe mwa." e il tãtɛ də fɛ'r penetre la vjɛːj dam dã sõn apartəmã. mez ɛl reziste frenetikmã e, lɥi eʃapã, ɛl s ãfɥi vɛr lez etaːʒ syperjœːr. iːvrə də[4] raːʒ, məsjø buro la sɥivit e ariva syr se talõ o katrjɛm. sə krwajã pɛrdy, la malœrøːz rəkɔmãda sɔn ɑ'm a djø. me lə dãtist[9] nə la vwajɛ de'ʒa ply. il etɛ la, rəgardã fiksəmã syr la pɔrt[9] ki lɥi fəzɛ fas yn plak pɔrtã se mo, se sɛ̃ːplə mo : " kuːr də ʃã."

ɛ̃'si, pãsa məsjø buro, me klijã prənɛ le tremɔlo e le vɔkaliːz dez elɛːv də sə kuːr pur le kri də me klijã e səla lez ɛ̃prɛsjɔnɛt o pwɛ̃ də le fɛːr s ãfyiːr 'geːri.....o', mːõ djø ! ! ! ! "

tɛl œ̃ flo də lymjɛːr, la verite ã'tra dã sõ sɛrvo.

e il demenaʒa.

bɔb klam.

---

[1] u kə l. [2] u sɛ̃ptom. [3] u də rdesãdrə. [4] u iːv də.

la krwa *də* gɛːr dy pɛːr mabark.

lə pɛːr mabark etɛ brətɔ̃. sɔ̃ nɔ̃, d aˈjœːr, l ɛ̃dik syfizamã. lə pɛːr mabark et*ɛt* osi gardjɛ̃ *də* faːr.

ãn œ̃ mo, syr la koːt armɔrikɛn, kɛlkə paːr ãˈt*re* la bɛ de trepɑsez e l*ə* pɛ̃mar, i*l* j avɛ, plãte dã la mɛːr, œ̃ faːr, e, plãte dã lə faːr, lə pɛːr mabark.

aprɛ tu etɛ s bjɛ̃*n* œ̃ faːr kə sɛt vjɛːj tuːr ã rɥin kə l vã[1] *də* la mɛːr fəzɛ trãˈble e ki s efritɛ[2] ʃak ʒuːr davãtaːʒ ?

dez abitã dy vilaːʒ vwazɛ̃, kɛrgɥɔle, asyrɛ k*ə* dez anez oparavã l*ə* pɛːr mabark vivɛ dãz yn vjɛːj bikɔk izɔle, me k ɛ̃kapablə də pɛˈje sɔ̃ lwaje e a la vɛːj də s*ə*[3] vwaːr mɛt*rə* la seˈzi[4] syr sɔ̃ mɔbilje, il avɛ*t* œ̃ bo ʒuːr dekãpe sã tãbuːr ni trɔ̃pɛt e avɛ trãsporte se penat dã la vjɛːj tuːr. œ̃ vjø fyzi d*ə* ʃas, yn ʃɛːz o fɔ̃*t* ekivɔk, yn lãtɛrn[9] syrane e yn pip fɔrtəmã kylɔte kɔ̃pozɛ l*ə* mɔbilje dy vjø brətɔ̃, ki s ɛ̃stala trãkilmã dã la tuːr, syːr kə pɛrsɔn, pɑ mɛːm sɔ̃ kreãsje, n*ə* vjɛ̃drɛ l i ʃɛrʃe, kar sɔ̃ nuvo dɔmisil avɛ la repytɑsjɔ̃ d ɛˈtrə ãˈte[5]....

lə pɛːr mabark reysi*t* a fabrike*r* œ̃ kano a l ɛˈd dykɛl il vənɛt[6] a kɛrgɥɔle yn fwa par səmɛn rənuvle se prɔvizjɔ̃. il alɛ ʃe l œ̃, ʃe l oːt*r*, sə plɛɲɛ d la ʃɛrte d la vi, rakɔ̃tɛ dez istwaːr də kɔ̃ba, də pirat, də sɛrpã d mɛːr, də sirɛˈn ɛtsetera...tãt e si bjɛ̃ k ɔ̃ finisɛ par lɥi dɔne*r* yn pjɛs d arʒã pur sə̃ debarase d*ə* lɥi.

o bu də dø*z* u trwɑ bataːj naval e d*ə* kɛlkə vɛˈso[7] fãtom, lə vjø brətɔ̃ s*ə* truvɛ*t* a la tɛˈt d yn pətit sɔm grɑˈs a lakɛl i*l* puvɛ s aprɔvizjɔne pur la smɛn ã taba, ki lɥi dɔnɛ fɛ̃, ã pwasɔ̃ sale, ki lɥi dɔnɛ swaf, e ãn o d vi, ki

---

[1] u k lə vã. [2] u ɛfritɛ. [3] d sə, t sə. [4] u sɛˈzi. [5] u ɛˈt*rə* ãˈte. [6] u vnɛ*t*. [7] u veˈsɔ.

lɥi dɔnɛ*t* ãvi d*ə* dɔrmiːr. e i*l* dɔrmɛ trɛ bjɛ̃, sã s*ə* susje de rəvnã[1] k*ə* la vwa pyblik lɥi dɔnɛ pur kɔlɔkatɛːr[2], kar s etɛ*t* œ̃n ɛspri fɔːr.

par malœːr s etɛ*t* osi œ̃ ryˈd byvœːr e sɛt kalite—ãn ɛ s yn ?—faˈji lɥi ʒwe*r* œ̃ mɔˈvɛ tuːr. vwasi kɔmã l avãtyːr syrvɛ̃.

la gɛːr ã diznœsãkatɔrz[3] syrpri l*ə* pɛːr mabark dã sɔ̃ pɛrʃwaːr e, le ʒurno diskytã la pɔsibilite d yn sɔrti d*ə* la flɔt almãːd, lə gardjɛ̃ d*ə* faːr ãtãˈdi la vwa dy d*ə*vwaːr lɥi parle*r* a l ɔrɛːj. il ɛ̃stala sa lãtern o sɔmɛ d*ə* sa tuːr e, s ã sɛrvã kɔm d œ̃ prɔʒɛkʰtœːr, i*l* syrvɛˈja la mɛːr ʃak swaːr, gɛtã*t* o lwɛ̃ le fɔrm*ə* masiːv de naviːr də gɛːr syspɛ.

desãdy o vilaːʒ œ̃ ʒuːr də sɛptãːb*rə* diznœsãkatɔrz[3], lə pɛːr mabark apri l œrøːz isy d*ə* la batɑːj də la marn. iːv*rə* də ʒwa, i*l* rənɔ̃sa[4] o taba e o pwasɔ̃, e, tuːs lɥi dɔnã ply kə d*ə*[5] kutym, i*l* s aʃta di liːtrə d o d vi afɛ̃ d*ə* selebre diɲmã la viktwaːr. a la nɥi i*l* mɔ̃ta dã sɔ̃ faːr, fiksa kɛlkəz ɛ̃stãz yn lɥœːr ki arivɛ syr la mɛːr, pɥi s*ə* mi*t* ã dᵊvwaːr d ɛ̃gyrʒite*r* yn larʒ*ə* doːz d o d vi. o bu d*ə* kɛlkəz ɛ̃stã lə prəmje liːtr avɛ veky. tut a ku, kɔm lə brətɔ̃ s*ə* pãʃɛ vɛr la mɛːr, il vi*t* o lwɛ̃ nɔ̃ ply*z* yn, me dø lymjɛːr, ki navigɛ d*ə* kɔ̃sɛrv e manœvrɛ də fasɔ̃ idãˈtik. lə gardjɛ̃ s ekrija, tu truble : "bizaːr! i*l* ni j a k*ə* de bɑˈtimã d*ə* gɛːr pur ale*r* ɛ̃si. ɛjɔ̃ l œːj syr ø."……

pur s eklɛre la vy, lə pɛːr mabark ãgufra œ̃ dø̃zjɛˈm lit*rə* d alkɔl….

a pɛˈn avɛt il by la dɛrnjɛːr gut kə sez jø*z* altere viːr syrʒiːr dø̃z oːt*rə* lymjɛːr a kote d*ə* sɛl k il avɛt ɔpsɛrve presedamã, e tuʒuːr, kã l yn alɛ*t* a goːʃ, tutz alɛ*t* a goːʃ, kã l yn alɛ*t* a drwat[6], tutz alɛ*t* a drwat[6]. "ʒ*ə* vɛ lez

---

[1] u de rvənã. [2] u kolɔkatɛːr. [3] u milnœsãkatɔrz. [4] i rnɔ̃sa. [5] u k də. [6] u drwɑt.

avɛrtiːr e vwaːr s k i sɔ̃," pãsa l*ə* pɛːr mabark, emy, e il ala ʃɛrʃe sɔ̃ fyzi. i*l* lə[1] bura ʒysk o kanɔ̃, e 'tiˈra, ã l ɛːr, œ̃ ku d*ə* smɔ̃ːs[2]. i*m*'medjatmã, la flɔt sə mi*t* a eʃãˈʒe de siɲo bizaːr—lə vjø brətɔ̃ rɛsta petrifje, kar œ̃ brɥi tɛrib*lə* vənɛ də rtãˈtiːr[3]. sɔ̃ ku d*ə* fyzi avɛt ebrãˈle la vjɛːj tuːr e yn pjɛːr s ãn etɛ detaʃe, tɔ̃bã dã l o bryjamã.

" i*l* mə[4] bɔ̃bard," pãsa l*ə* pɛːr mabark....

e il ala pɥize d*ə* l enɛrʒi dãz yn nuvɛl butɛːj d o d vi....

kãt i*l* rəvɛ̃*t*[5] a sɔ̃ pɔs*tə* d*ə* kɔ̃ˈba, i*l* i j avɛ ɥi vɛˈsoz[6] ɛnmi.

lə pɛːr mabark rəʃarʒa sɔ̃ fyzi e tiˈra syr lez asaˈjã. ãˈtr*ə* ʃak ku d*ə* fø, il alɛ s*ə* dezaltere. " l odœːr də la puːdr*ə* dɔn swaf," sə dizɛt i*l*. e ʃak fwa l*ə* nɔ̃ːbr*ə* de vɛˈsoz[6] ɔgmãtɛ[7]. lə pɛːr mabark etɛ mɛrvɛˈjø d ɛrɔism̥. i*l* tiˈrɛ, sã s arɛˈte, si s*ə* n ɛ pur sə dezaltere. e lez almã rəs*ə*vɛ tuʒuːr de rãfɔːr. me le mynisjɔ̃ s*ə* fəzɛ[8] raːr....la dɛrnjɛːr butɛːj fy vide.....l*ə* dɛrnje ku d*ə* fyzi parti. la mɛːr etɛ kuvɛrt de fø d*ə* la flɔt almãːd. fu d*ə* raːʒ, lə brətɔ̃, ɛrɔikmã, ʒ*ə*ta le butɛːj dã la dirɛksjɔ̃ d*ə* l ɛnmi. œrøːzmã, o mɔmã*t* u il rəkɔmãdɛ[9] sɔ̃n ɑːm a djø, lez almã, dezɛsperã d ɔkype l*ə* vilaːʒ də kɛrgɥɔle, sə rtirɛːr[10] tu fø*z* etɛ̃, vɛr lœr pɔːr. l atak də la flɔt ɛ̃perjal avɛt eʃwe...e l*ə* pɛːr mabark rula a tɛːr, inanime....

syr la plaːʒ tu le kɛrgɥɔlɛ, revɛˈjez[11] o prəmje ku, arivɛ vwaːr l*ə* kɔ̃ba. me trɔ taːr, deʒa la dɛrnjɛːr lymjɛːr s evanwis*ɛt* o lwɛ̃.

l*ə* lãdmɛ̃ yn ful delirãːt akurɛ*t* ã bark[a] pur aklame l ɛrɔik defãsœːr. ɔ̃ truva lə ero a tɛːr, rɔ̃flã*t* epɛrdymã, iːvr*ə*mɔːr. l ɔ̃ kry k*ə* s etɛ la fatiˈg. a pɛˈn revɛˈje[11],

---

[1] u i l. [2] u t sə̃mɔ̃ːs. [3] u tɛriblə vnɛ d rətãˈtiːr. [4] u i m. [5] u i rvɛ̃. [6] u vɛˈsoz. [7] u ɔgmãtɛ. [8] u sə fzɛ. [9] u i rkɔmãdɛ. [10] u s rətirɛːr. [11] u reveˈjez.

il fi lə resi dy kɔ̃ba, n ɔmɛtã kə l[1] detaˈj de butɛːj. lə mɛːr ekrivi*t* oz ɔtɔrite[2] navalz a brɛst, sɛl si o ministɛːr a paˈri, e kɛlkə mwa ply taːr, œ̃n amiral ã grãːd tɔ̃ny, vɛ̃, o miljø dez aklamɑsjɔ̃, rəmɛt*r* a sə vɛ̃kœːr diskrɛ*t* e mɔdɛst, la krwa[3] də gɛːr a lɥi deserne par lə guvɛrnəmã. dəpɥi sə ʒuːr, lə pɛːr mabark vi dãz yn apɔteoːz. ɔ̃ lə mɔ̃ːtrə dy dwa avɛk rɛspɛ. il a kite lə faːr, ljø istɔrik dəpɥi lɔːr ; il abit yn ʃarmãːt rezidãːs ɔfɛrtə par la kɔmyn, e ʼdeˈʒa, œ̃ skyltœːr də paˈri...me s ɛt œ̃ sɔ̃krɛ, tɛˈzɔ̃[4] nu....

* * *

yn sœl pɛrsɔn o mɔ̃ːd purɛ lãˈse*r* yn nɔt diskɔrdãːt dã lə kɔ̃sɛːr d elɔːʒ ki ʒaːz otuːr dy pɛːr mabark ; s ɛ lə kapitɛn d œ̃ vapœːr nɔrveʒjɛ̃, parti də brɛst la vɛːj dy kɔ̃ba də kɛrgɥɔle, e syr lə liːvrə də bɔːr dykɛl nu lizɔ̃, a la dat də l atak naval almãːd :

" aprɛz avwaːr kite brɛst la vɛːj, ã rut pur lə kap də bɔn ɛsperãːs, nuz avɔ̃z ete, o larʒ də kɛrgɥɔle, atake par de gardjɛ̃ də faːr a ku də fyzi. lez ɔm nuz ɔ̃ mitrɑje a plyzjœːr rəpriːz. nu puvjɔ̃ vwaːr dã lə faːr, dø lɥœːr, yn fiks, yn lãtɛrn[5] sã dut, e yn oːtrə ki rəmɥɛ*t* ã tu sãːs e dəvɑnɛ[5] də plyz ã ply ruːʒ, evidamã*t* œ̃ prɔʒɛkʰtœːr. ɛjã fɛ de sijɔ sã rezylta, nuz avɔ̃ reysi a eʃape*r* o ku, tu fø*z* etɛ̃. ʒə mə[6] prɔmɛ d ale rãːdrə vizit a se ʒã kã nu rəpɑsrɔ̃ par la."

bɔb klam.

---

[1] u k lə. [2] u otɔrite. [3] u krwɑ. [4] u teˈzɔ̃. [5] u dvɑnɛ. [6] ʒ mə.

UN PEU DE RIRE FRANÇAIS

ORTHOGRAPHE USUELLE

1.

Dédommagé.

Entre beau-père et gendre :

— Beau-père, je suis toujours mécontent de votre fille ; elle est acariâtre, paresseuse, coquette, dépensière...

— Vous avez raison, mon gendre, et, si elle ne s'amende pas, si elle vous met encore dans la nécessité de venir vous plaindre à moi...

— Eh bien ?

— Eh bien ! je vous promets de la déshériter !

2.

Un bon truc.

C'était un samedi matin, sur la ligne d'Hirson. Six voyageurs montent à Barenton dans le même compartiment ; l'un d'eux, un jeune négociant, à peine assis, se détourne, flaire, lève les yeux, s'agite.

— Dites donc, vous autres, est-ce que vous ne trouvez pas que ?...

— Il est vrai que cela empeste.

Au bout d'un instant, c'était une asphyxie générale.

On cherche : rien ! Enfin on établit un courant d'air ; et l'on fume et l'on rit. On arrive à Marle. Les six asphyxiés vont descendre, un cultivateur se présente à la portière et saluant gauchement :

— Ousqu'est passé mon petit panier ? Les voyageurs ne comprennent pas.

— Faites excuse, ajoute le bonhomme. Il se hisse sur le marchepied, et, d'une main assurée plongeant sous les jambes du jeune négociant, il ramène à lui, du coin sombre, un petit panier plat recouvert de paille.

— Qu'est-ce que cela ?

— J'vas vous le dire. J'emporte des fromages à ma tante Eudoxie qui demeure à Behaine. Mais en partant de Laon, je me suis aperçu qu'ils sentaient si tellement mauvais, que je me suis dit : faut les mettre dans une autre voiture. De cette façon-là, ça ne m'a pas gêné du tout pendant la route. En vous remerciant, messieurs !

3.

Le gourmand boche.

On est à la table d'hôte où sont assis quatre dîneurs, trois représentants de commerce et un Allemand à gros ventre, cheveux rouges et rouge trogne. La bonne apporte une centaine de fraises, les premières de la saison, et présente le plat au Boche.

— Je n'ai pas encore goûté de fraises cette année, dit le premier voyageur de commerce.

— Ni moi.

— Moi non plus.

Alors, méthodiquement, sans emballement, délicatement, l'Allemand prenait des fraises, et les déposait pieusement dans son assiette.

Les voyageurs qui le voyaient faire se demandaient quand l'animal aurait fini de se servir.

A la fin, l'un des trois :

— Monsieur l'Allemand, nous aimons les fraises nous aussi.

Flegmatique, le Boche répondit :

— Pas tant que moâ...

Et il continua à prendre des fraises, n'en laissant que juste neuf dans le plat : trois pour chacun des autres convives.

4.

Légende persane.

Le schah Shahabaham XXVII ordonna un beau matin à son premier ministre de faire le recensement de tous les imbéciles de son empire et d'en dresser la liste exacte.

Le vizir se mit à l'ouvrage, et en tête de la liste, qui était fort longue, il plaça le nom de son souverain.

Celui-ci était de bonne humeur et se contenta de demander au ministre ce qui lui valait ce grand honneur.

— Sire, répondit celui-ci, je vous ai mis sur la liste, parce qu'il y a à peine deux jours vous avez confié des sommes importantes, sous prétexte d'achats de chevaux à l'étranger, à des individus complètement inconnus et qui ne reviendront jamais.

— Ah ! tu crois ? Et s'ils reviennent ?

— Alors, j'effacerai votre nom et je placerai le leur en tête de la liste.

5.

Le représentant du roi.

Quand Henri IV était d'humeur joyeuse—et c'était souvent—les personnages les plus graves, les plus " collet monté " de sa cour n'étaient pas à l'abri de ses plaisanteries.

— Voyons, Monsieur de Bassompierre, dit-il un matin à son ambassadeur en Espagne, momentanément à Paris ; contez-nous votre entrée à Madrid.

— Sire, je m'en fus sur un tout petit ânon qui...

— Ah ! ah ! ah ! s'écrie le roi, le joyeux spectacle : un grand âne sur un petit baudet !

Mais M. de Bassompierre, de répliquer :

— Sire, je représentais Votre Majesté !

6.

La grande frousse.

M. Dosecher, pharmacien, rentre, après dîner, et trouve son élève plus mort que vif.

— Qu'est-ce que vous avez, Granpilond ? fait-il paternellement.

Mais l'élève ne peut répondre. Il tourne vers le patron une figure toute décomposée ; d'énormes gouttes de sueur lui perlent au front et de gros soupirs le secouent tout entier...

— Je me suis trompé !...Une ordonnance !... De l'arsenic !... bégaya l'élève.

— Mille millions de sangsues !...hurla le patron.

Puis, tout de suite il se calma. Bah !... ce n'était pas la première fois... le pauvre garçon prenait la chose trop à cœur...

— En voilà une affaire !...ne vous faites donc pas tant de mauvais sang, mon ami !...cela arrive à tous les débutants...à moi-même cela m'est arrivé...on ne s'en aperçoit jamais....Du reste, j'ai vu plusieurs fois ce cas : on croit s'être trompé...en réalité, on ne s'est pas trompé du tout...

Le jeune homme continuait à s'arracher les cheveux, montrant avec des gestes désespérés l'armoire aux poisons... Le pharmacien vit que le flacon d'arsenic avait, en effet, été touché....Il pensa que l'élève, dans son trouble, avait pu le remuer sans en mettre dans sa préparation...Il ne dit rien.

— Oh ! mon Dieu !...Que faire ?...Que faire ?...répéta l'élève, se levant et se tordant les mains...

— Ecoutez, vous êtes trop ému, allez vous coucher... demain, vous n'y penserez plus...

— Non ! non !..., je ne peux pas m'en aller sans attendre le résultat !... protesta Granpilond, s'écroulant de nouveau sur sa chaise.

— Allons, déclara M. Dosecher, je parie cent sous que vous ne vous êtes pas trompé !...

— Si ! si !... je me suis trompé !... gémit l'élève.

— Eh bien !... en admettant même que ce soit, que voulez-vous y faire ?... Ce n'est pas vous qui serez réprimandé... Et vous voyez bien que moi qui suis responsable je prends la chose gaiement !...

Alors l'élève réunit tout ce qu'il lui restait de force et râla :

— Hélas ! monsieur !... c'était une potion pour moi ! et je l'ai avalée ! ! !...

7.

L'instinct de l'ivrogne.

Le gros papa Bidon—qui possède un volumineux grain de sel dans le gosier—passait sur le coup de deux heures boulevard Saint-Germain.

Soudain, il s'affaisse, frappé de congestion.

On se précipite à son secours, on l'étend sur un banc à l'ombre; un passant compatissant tire de sa poche un petit flacon de kirsch et, à tout hasard, le passe sous les narines du pochard. Bidon ouvre un œil, puis l'autre, et, flairant l'eau-de-vie, murmure :

— Un peu plus bas, mon ami, un peu plus bas !

8.

Le brûle-gueule.

L'histoire suivante s'est passée chez Gambier, le fabricant de pipes en terre.

Un industriel allemand, qui voulait connaître ses moyens de fabrication, se présenta un jour à ses ateliers.

Mais, comme c'était l'heure du déjeuner, il ne trouva qu'un petit garçon à l'esprit délié et enclin à la malice.

— Je te donne dix sous, si tu me fais voir comment on fait des pipes, lui dit, sans autre préambule, l'étranger.

— C'est que je ne sais pas faire les pipes, répondit l'apprenti, je ne fais encore que les brûle-gueules.

— Un brûle-gueule ! fait le visiteur surpris, qu'est-ce que cela ?

— C'est une pipe courte, répliqua le gamin.

— Eh bien, je te donnerai dix sous tout de même, si tu me fais voir comment cela se fabrique.

— Donnez-moi d'abord les dix sous, fait le gosse prudent.

L'étranger lui tend une pièce blanche.

Prenant alors une pipe de terre à long tuyau, l'apprenti le brisa tout près du fourneau, et se tournant vers le visiteur :

— Voilà, m'sieu, comment on fait un brûle-gueule !

9.

Pauvres médecins.

Entendu dans une réunion scientifique dont quelques membres ne détestent pas la plaisanterie :

— En somme, mon ami, qu'est-ce que la médecine, sinon un libre-échange ?

— Un libre-échange ? ...

— Sans doute : le malade prend l'avis du docteur, et le docteur prend... la vie du malade.

10.

A la brasserie.

Un soir, un monsieur entre dans une brasserie.

— M. Lebon est ici ? demande-t-il au garçon.

— Oui, Monsieur, voyez la troisième table au fond.

L'ami revient trouver le garçon quelques instants après.

— Vous vous trompez, garçon. M. Lebon n'est pas à la table que vous m'indiquez.

— Je demande bien pardon à Monsieur ; c'est que Monsieur n'a pas regardé dessous !

11.

Traits et caractères : extraits de Chamfort.

Un homme allait, depuis trente ans, passer toutes les soirées chez Madame de Z....Il perdit sa femme ; on crut qu'il épouserait l'autre, et on l'y encourageait. Il refusa. " Je ne saurais plus," dit-il, " où aller passer mes soirées."

* * *

Le public ! le public ! Combien faut-il de sots pour faire un public ?

* * *

On faisait une quête à l'Académie française ; il manquait un écu de six francs ou un louis d'or. Un des membres, connu par

son avarice, fut soupçonné de n'avoir pas contribué ; il soutint qu'il avait mis ; celui qui faisait la collecte dit : " Je ne l'ai pas vu, mais je le crois." M. de Fontenelle termina la discussion en disant : " Je l'ai vu, moi ; mais je ne le crois pas."

* * *

Madame la duchesse du Maine, dont la santé allait mal, grondait son médecin et lui disait : " Etait-ce la peine de m'imposer tant de privations, et de me faire vivre en mon particulier ? —Mais Votre Altesse a maintenant quarante personnes au château ?—Eh bien ! ne savez-vous pas que quarante ou cinquante personnes sont le particulier d'une princesse ?"

* * *

Un jour, que l'on ne s'entendait pas dans une dispute à l'Académie, M. de Mairan dit : "Messieurs, si nous ne parlions que quatre à la fois ! "

* * *

Je disais à M. R..., misanthrope plaisant, qui m'avait présenté un jeune homme de sa connaissance : " Votre ami n'a aucun usage du monde, ne sait rien de rien.—Oui," dit-il, " et il est déjà triste comme s'il savait tout."

* * *

M. C..., Provençal, qui a des idées assez plaisantes, me disait, à propos des rois et même des ministres, que, la machine étant bien montée, le choix des uns et des autres était indifférent : " Ce sont," disait-il, " des chiens dans un tournebroche ; il suffit qu'ils remuent les pattes pour que tout aille bien. Que le chien soit beau, qu'il ait de l'intelligence, ou du nez, ou rien de tout cela, la broche tourne et le souper sera toujours à peu près bon."

* * *

On faisait une procession avec la châsse de Sainte Geneviève pour obtenir de la sécheresse. A peine la procession fut-elle en route qu'il commença à pleuvoir ; sur quoi l'évêque de Castres dit plaisamment : " La sainte se trompe ; elle croit qu'on lui demande de la pluie."

* * *

On venait de citer quelques traits de gourmandise de plusieurs souverains. " Que voulez-vous," dit le bonhomme M. de Brequigny ; " que voulez-vous que fassent ces pauvres rois ? Il faut bien qu'ils mangent."

Pendant un siège, un porteur d'eau criait dans la ville : " A six sous la voie d'eau ! " Une bombe vient et emporte un de ses seaux : " A douze sous le seau d'eau ! " s'écrie le porteur sans s'étonner.

* * *

M. Poissonnier, le médecin, après son retour de Russie, alla à Ferney, et parla à M. de Voltaire de tout ce qu'il avait dit de faux et d'exagéré sur ce pays-là : " Mon ami," répondit naïvement Voltaire, " au lieu de s'amuser à contredire, ils m'ont donné de bonnes pelisses, et je suis très frileux."

* * *

Madame de Tencin disait que les gens d'esprit faisaient beaucoup de fautes en conduite parce qu'ils ne croyaient jamais le monde assez bête, aussi bête qu'il l'est.

* * *

L'Ecluse, celui qui a été à la tête des *Variétés amusantes*, racontait que, tout jeune et sans fortune, il arriva à Lunéville, où il obtint la place de dentiste du roi Stanislas, précisément le jour où le roi perdit sa dernière dent.

* * *

Madame de Prie, maîtresse du régent, dirigée par son père, un traitant, nommé, je crois, Pleneuf, avait fait un accaparement de blé, qui avait mis le peuple au désespoir, et enfin causé un soulèvement. Une compagnie de mousquetaires reçut ordre d'aller apaiser le tumulte ; et leur chef, M. d'Avejan, avait dans ses instructions de tirer sur la canaille. C'est ainsi qu'on désignait le peuple en France. Cet honnête homme se fit une peine de faire feu sur ses concitoyens ; et voici comment il s'y prit pour remplir sa commission. Il fit faire tous les apprêts d'une salve de mousqueterie ; et, avant de dire : *tirez*, il s'avança vers la foule, tenant d'une main son chapeau et de l'autre l'ordre de la cour : " Messieurs," dit-il, " mes ordres portent de tirer sur la canaille. Je prie tous les honnêtes gens de se retirer, avant que j'ordonne de faire feu." Tout s'enfuit et disparut.

12.

La préface des procès.

Sur différents points de la salle des Pas-Perdus, des groupes causent avec animation ; ce sont les parties et les témoins des causes à juger qui discutent leur affaire à l'avance et escomptent la victoire avec la foi de paralytiques qui vont à Lourdes.

— C'est sûr et certain que vous gagnerez, dit une commère, car je dirai ce que j'ai vu et entendu.

— Vous n'y étiez pas ! s'écrie une voix.

Cette voix, c'est celle d'un témoin de l'adversaire qui écoutait en dehors du groupe.—Je n'y étais pas ?—Non, vous n'y étiez pas.

Et le camp adverse d'accourir en criant : Non, elle n'y était pas !—Si, elle y était—Non—Si—Va donc, vermine, je te ferai manger ta paillasse et ton faux chignon.—J'aime mieux avoir un faux chignon que des faux témoins, que je les ferai envoyer aux galères, tes faux témoins.—Moi ! une fausse témoine ! s'écrie la commère—Elle, une fausse témoine ! rugit la plaideuse qui l'a amenée, elle ! une femme d'âge, de ménage et d'honneur ! —Bon, bon, répond l'adversaire, tu vas entendre mon avocat, comme il va te rouler !—tiens, le petit barbu qui est là-bas ! Il en a un grelot ! car j'ai le moyen d'avoir un avocat, moi, et toi pas, pannée !

C'est précisément pour empêcher ces débats prématurés et tous autres désordres d'ailleurs, que sont placés dans les salles des Pas-Perdus ces anciens *dur-à-cuire* de l'armée française devenus gardiens du Palais.

(Jules Moinaux, *Les Tribunaux Comiques*, p. x-xiii.)

13.

Le polichinelle.

Dans la catégorie des *raseurs*, il faut classer le monsieur de province ou de banlieue qui n'aime pas à se déranger et, chaque fois qu'un de ses amis va à Paris, le charge de lui rapporter un objet quelconque qu'on ne trouve pas dans la localité. Tel est M. Maricot. Le *rasé* jusqu'au sang, c'est M. Boguenard.

Voulant s'affranchir une bonne fois des commissions de son ami, il a, un beau jour, si bien fait les choses qu'il en est résulté une scène qui amène devant la police correctionnelle lui d'abord, puis M. Maricot, Léon, son fils, et un polichinelle.

Le papa s'avance à la barre, accompagné de Léon pendu à son paletot.

M. le Président.—Levez la main !

Le papa lève la main et le petit garçon en fait autant.

M. le Président.—Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité ?

M. Maricot.—Je le jure.

Léon.—Ze le zure.

M. Maricot.—Tais-toi donc, Léon.

M. le Président.—Exposez au tribunal les faits dont vous vous plaignez.

M. Maricot.—Messieurs, qu'il me soit permis, avant tout, de dire qu'il n'est pas possible de faire une aussi mauvaise plaisanterie que celle dont M. Boguenard m'a rendu victime. Je suis resté veuf, il y a un an, avec mon fils Léon que voici, qui avait alors quatre ans, et qui aujourd'hui, par conséquent, en a cinq.

Léon.—Ah ! oui, mais z'en ai même encore plus que cinq ans.

M. Maricot.—Chut ! tais-toi donc.

M. le Président.—Votre petit bonhomme pourrait rester au banc où vous étiez assis ; reconduisez-le à sa place.

M. Maricot.—Va t'asseoir là-bas.

Léon.—Non, ze veux voir.

M. Maricot.—Alors, tais-toi, ou le monsieur va te mettre en prison. (*Au tribunal.*) Il a cinq ans et un mois, mais ça ne fait rien au procès. Si bien que j'habite Saint-Denis et que j'avais pour voisin et ami M. Boguenard, ici présent au banc des accusés. Comme je vais fort rarement à Paris et que les affaires de M. Boguenard l'y appellent fréquemment je le chargeais de temps en temps de quelques achats de première nécessité.

M. Boguenard.—De première nécessité ! Un polichinelle pour M. son fils, et tous les jours, tous les jours...

M. le Président.—N'interrompez pas.

M. Maricot.—J'y arrive au polichinelle.

Léon.—Ze le veux, mon poricinelle.

M. Maricot.—Si tu ne te tais pas, tu iras en prison, ou tu

périras dans le fin fond des gendarmeries. (*Au tribunal.*) Depuis longtemps mon petit garçon me tourmentait pour avoir un polichinelle ; j'en avais bien trouvé à la fête du Landy ; mais rien de convenable ; j'étais bien décidé à mettre une pièce de 5 francs. Je priai donc M. Boguenard de m'en acheter un beau, soit chez Giroux, soit au Paradis des Enfants, sans lui fixer de prix, lui recommandant seulement de le prendre bien habillé, bien articulé.

LÉON.—Et qu'il aye de l'or dessus.

M. MARICOT.—Le lendemain, M. Boguenard arrive chez moi, portant sous le bras la boîte que voici. (*Le témoin va prendre une boîte qu'il avait laissée à sa place.*) " Voilà," me dit-il, " le polichinelle de Léon." A ces mots, Léon se met à crier. "Donne donne ! " M. Boguenard, alors, ouvre la boîte et en tire le magnifique polichinelle que voici. (*Le témoin tire un polichinelle plus grand que son fils.*)

LÉON.—Donne ! Donne !

M. LE PRÉSIDENT.—Voyons, serrez cela ; vous troublez l'audience.

LÉON.—Hi ! mon poricinelle, ze veux mon poricinelle.

Malgré ses cris, Léon est reconduit à la place qu'il occupait dans l'auditoire ; le polichinelle est serré dans sa boîte et le papa peut continuer sa déposition.

D'un coup d'œil, dit-il, je vis que M. Boguenard m'avait joué un mauvais tour ; le polichinelle remuait les yeux, la bouche, était admirablement articulé ; je me disais : il coûte au moins un louis ; à ce moment, M. Boguenard me présente la facture ; je bondis ; le joujou était de 80 francs ! J'étais furieux : c'était me dire : une autre fois tu ne me chargeras plus de tes commissions....

M. BOGUENARD.—Mais ça ne voulait pas dire autre chose.

M. LE PRÉSIDENT.—Enfin, arrivons donc à la scène.

M. MARICOT.—J'y suis, monsieur le président. Je dis nettement à Monsieur qu'il m'avait fait une mauvaise plaisanterie et que je lui laissais son polichinelle pour compte. Monsieur s'emporte ; mon fils criait de toutes ses forces qu'il voulait son polichinelle ; M. Boguenard m'invective ; je veux le mettre à la porte ; alors il empoigne le polichinelle par les jambes et me le flanque de toutes ses forces à travers la figure. Je m'élance sur Monsieur Boguenard ; il m'allonge un formidable coup de poing dans le nez, en me disant : " Je vous fais cadeau du

polichinelle." Ne voulant pas de cadeaux, j'ai gardé le polichinelle; je le donnerai à mon fils quand il sera grand.

M. Boguenard.—Quand il sera marié.

Léon (*de la place*).—Non. Ze le veux à présent, na !

M. le Président.—Voyons, Monsieur Boguenard, vous reconnaissez le fait ?

M. Boguenard.—Je ne le nie pas, je dis seulement que Monsieur est souverainement ridicule avec ses commissions ; il croit que je n'ai que cela à faire, et, comme il a dix ou douze mille livres de rente, j'ai voulu le dégoûter de me charger de ses achats. Son refus de me payer m'a exaspéré. Je regrette ce qui est arrivé, mais je n'ai pas été maître de moi.

(Le tribunal condamne M. Boguenard à 25 francs d'amende.)

Léon.—Je veux mon poricinelle.

M. Maricot.—Chez nous !...pas dans la rue, tout le monde te suivrait comme le bœuf gras.

Jules Moinaux, *Tribunaux Comiques*, 1881, p. 69-74.

14.

Nos fonctionnaires.

La scène se passe à la poste.

La Brige, *le nez au guichet.*—Monsieur, un de mes amis qui me devait cent francs vient de me renvoyer cette somme. Il me l'a expédiée par lettre chargée à mon nom, bien entendu, mais adressée au Ministère où je suis commis principal. Le facteur chargé de me la remettre s'est présenté à mon bureau avant que j'y fusse arrivé...

L'Employé.—... et il l'a remportée, comme c'était son devoir.

La Brige.—Vous l'avez dit. Elle a donc fait retour à la poste...

L'Employé.—... et, à cette heure, c'est moi qui l'ai.

La Brige.—Ah !—Voulez-vous me la donner, s'il vous plaît ? Je suis Monsieur...

L'Employé.—... Monsieur La Brige.

La Brige, *un peu étonné.*—Il est vrai. Mais comment...

L'Employé.—Vous ne me remettez pas ?

La Brige.—Mon Dieu...

L'Employé.—J'ai eu l'avantage, autrefois, de me trouver souvent avec vous aux vendredis des Crottemouillaud.

La Brige.—Chez les Crottemouillaud ?... En effet !... Est-ce que vous n'avez pas une sœur ?

L'Employé.—Oui, monsieur.

La Brige.—Fort blonde ?

L'Employé.—Fort blonde.

La Brige.—C'est bien ça. La délicieuse jeune fille !... Je me rappelle très bien, à présent. Je vous prie de m'excuser si je ne vous ai pas reconnu : je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir, puis vous êtes à contre-jour. Enchanté de vous retrouver en bonne santé. Votre sœur va bien ?

L'Employé.—A merveille.

La Brige.—Veuillez me rappeler à son souvenir et lui faire tous mes compliments.

L'Employé.—Je n'y manquerai pas.

La Brige.—Mille grâces.—Donc, vous avez une lettre pour moi, une lettre chargée, contenant cent francs.

L'Employé.—La voici. (*Il la lui fait voir.*)

La Brige.—Bon ! (*Il avance la main par l'ouverture du guichet.*)

L'Employé, *qui recule la sienne.*—Pardon !

La Brige.—Qu'est-ce qu'il y a, Monsieur ? Vous ne voulez pas me donner ma lettre ?

L'Employé.—Je veux bien vous donner votre lettre, mais il vous faut, s'il vous plait, au préalable, justifier de votre identité.

La Brige.—A qui ?

L'Employé.—A moi.

La Brige.—A vous ?

L'Employé.—Sans doute. (*Un temps.*)

La Brige, *stupéfait.*—Elle est bien bonne !... Il faut que je vous établisse comme quoi je suis M. La Brige, alors que vous avez été le premier à me reconnaître, pour m'avoir vu vingt fois naguère chez nos amis les Crottemouillaud ?

L'Employé.—Je vous ai reconnu en tant qu'homme du monde; mais j'ignore qui vous êtes en tant que fonctionnaire.

La Brige.—Certes, j'avais entendu parler des chinoiseries administratives, mais celle-ci...

L'Employé.—Je suis employé de l'Etat ; les règlements sont les règlements et je ne saurais les enfreindre sans risque. (*La Brige veut parler.*)

L'Employé.—Eh ! Monsieur, il y va de ma responsabilité. Supposez que vous ne soyez pas le destinataire de cette lettre et que je vous la remette cependant. Qu'arriverait-il ? Il arriverait : *primo* : que je serais engueulé comme un poisson pourri ; *secundo* : que j'aurais à rembourser de ma poche les cent francs, valeur déclarée, accusés à sa suscription.

La Brige.—Que diable allez-vous chercher là ! Suis-je, oui ou non, M. La Brige ? De votre propre aveu, le suis-je ?

L'Employé.—Vous êtes M. La Brige, c'est vrai.

La Brige.—Eh bien, alors ?

L'Employé.—Eh bien, justifiez, preuves en main, que vous êtes bien cette personne, et je vous remettrai ce qui est à vous.

La Brige, *les yeux au ciel.*—La fooorme !... Enfin ! (*Il tire son portefeuille.*) Voici des enveloppes de lettres.

L'Employé.—Ça ne suffit pas. Avez-vous votre carte d'électeur ?

La Brige.—Non, mais je peux vous montrer ma quittance de loyer et mon contrat d'assurance.

L'Employé.—Je m'en contenterai.

La Brige.—C'est heureux. Voici ces deux pièces.

L'Employé, *qui les prend.*—Merci.

(*Long silence. L'employé examine les papiers de tout près. De l'autre côté du grillage auquel il repose son front, La Brige attend une décision en grinçant des maxillaires.*)

A la fin :

L'Employé.—Je reconnais l'authenticité de ces documents. Seulement, ils ne prouvent rien.

La Brige.—Pourquoi ?

L'Employé.—Parce qu'ils concernent un nommé Jean-Philippe La Brige, mais domicilié 41 *bis*, rue de Douai, alors que la lettre chargée, objet de votre démarche, intéresse un nommé La Brige, prénommé aussi Jean-Philippe, mais domicilié Place Beauvau, au Ministère de l'Intérieur.

La Brige.—Si bien que voilà le Ministre obligé de me louer un bureau ou de m'assurer contre le feu, faute de quoi ce sera comme des pommes pour rentrer dans mes cent francs ?

L'Employé.—Rassurez-vous. La lettre vous sera représentée.

La Brige.—Quand ?

L'Employé.—Demain matin, à huit heures.

La Brige.—Bon ! les bureaux n'ouvrent qu'à dix.

L'Employé.—Puis à midi.

La Brige.—De mieux en mieux. C'est le moment où je pars déjeuner.

L'Employé.—Puis à six heures.

La Brige.—Du soir ? Parfait ! Les Ministères ferment à cinq.

L'Employé.—Monsieur, j'en suis désolé ; mais avec la meilleure volonté du monde il n'est pas possible à la poste de modifier les heures de courrier à seule fin de les faire concorder avec vos heures de présence au Ministère de l'Intérieur.

La Brige.—Alors ?

L'Employé.—Alors... (*Geste vague.*)

La Brige.—Alors, c'est bien ce que je pensais ; nous passerons, le facteur et moi, la moitié de notre existence à tenter de nous rencontrer, et l'autre moitié à flétrir la fatalité exécrable qui nous isolera, moi et lui, trois fois chaque jour, à heures fixes, sur des points différents du globe. Cependant, sciemment et de sang-froid, vous persisterez à détenir entre vos mains une somme d'argent dont j'ai besoin et que vous savez être à moi au point de n'en pouvoir douter ?

L'Employé.—Monsieur...

La Brige.—Monsieur, cela est trop absurde. Si je connais bien le règlement, le destinataire d'une lettre chargée entre en possession de son dû moyennant décharge au facteur par lui donnée sur un petit livre à cet effet ?

L'Employé.—Oui.

La Brige.—Ceci sans le concours d'aucun contrat d'assurance, d'aucune sorte de papier authentique répondant de l'identité du signataire ?

L'Employé.—Non.

La Brige.—C'est tout ce que je voulais savoir. Vous trouverez donc bon, Monsieur, que je donne la somme de vingt sous au concierge de mon Ministère afin qu'il réponde : " C'est moi," quand le facteur, la lettre à la main, viendra lui demander : " M. La Brige ? "

L'Employé.—Je n'y vois pas d'inconvénient.

La Brige.—Vous voudrez bien tenir pour excellente la griffe : " Jean-Philippe La Brige " qu'apposera sur le registre officiel ce personnage appelé Pépin ? Ce sera un faux.

L'Employé.—Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

La Brige.—Rien du tout. Nous voici d'accord et vous m'en voyez plein de joie. Monsieur, à l'honneur de vous revoir ! Mes amitiés à votre sœur.

L'Employé.—Serviteur de tout mon cœur.

(*L'employé se remet au travail. La Brige, lui, gagne la sortie et retourne à son Ministère, y acheter à raison d'un franc la signature du concierge, qui se fait d'ailleurs un plaisir de la lui donner pour rien : gens honnêtes et simples, gens de bien, personnes estimables qui se doivent mettre à deux afin de ramener à la raison—grâce à une imposture grossière—la sottise des règlements.*)

15.

Le religieux qui avait toujours sommeil.

Au monastère de la Part-Dieu, l'un des couvents de la Suisse où les Chartreux se livrent avec le plus austère dévoûment à leurs pieux exercices, se trouvait naguère un bon religieux que le plus invincible penchant au sommeil contrariait étrangement. Avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait s'éveiller à onze heures pour aller chanter matines. Or la nature qui l'avait fait si dormeur l'avait fait aussi très bon mécanicien ; sans études, sans notions aucunes des mathématiques, à force de réflexions et de travail il avait fabriqué une horloge parfaite. Il ajouta d'abord à la sonnerie, en forme de réveille-matin, un rude carillon qui fut insignifiant, et bientôt, aux angles et au milieu du petit chapiteau qui couronnait le cadran, un merle, un coq et un tambour. A l'heure dite tout cela faisait tapage. Pendant quelques nuits les choses allèrent bien ; mais, au bout d'un certain temps, quand venait onze heures, le carillon carillonnait, le merle sifflait, le coq chantait, le tambour battait, et...le moine ronflait. Un autre se serait découragé. Le père invoqua son génie, machina bien vite un serpent, qui, placé sous sa tête, venait toujours à onze heures lui siffler dans l'oreille : " Il est temps, levez-vous." Le serpent fut plus habile que le merle, le coq, le tambour et le carillon, lesquels n'en faisaient pas moins un petit tintamarre supplémentaire. C'était merveille et le

Chartreux ne manquait jamais de se réveiller. Hélas ! au milieu de sa joie, il fit une triste découverte. Il ne s'était cru que dormeur, il se reconnut paresseux. Tout éveillé qu'il fût, il hésitait à quitter sa dure couchette ; il perdait bien une minute à savourer la douceur de se sentir au lit, refermant un œil et jouant à dormir. Cela demandait réforme. Le religieux se sentait coupable, et le mécanicien se trouvait humilié ; le diable avait trop l'air de narguer l'un et l'autre; il fallait reprendre le dessus. Aussitôt une lourde planche est disposée au-dessus du lit, de telle sorte qu'elle tombe rudement sur les pieds du paresseux dix secondes après l'avertissement charitable du serpent. Plus d'une fois le pauvre père se rendit au chœur tout boiteux et meurtri. Eh bien ! le croirait-on ? Soit que le serpent eût perdu son fausset, que la planche avec le temps fût devenue moins pesante, le vieillard plus dormeur, soit que ses jambes se fussent endurcies ou qu'il eût pris la criminelle habitude de les retirer avant que le châtiment tombât, il ne tarda pas à sentir la nécessité d'une autre invention, et voici que tous les soirs, avant de se coucher, il se lie au bras une forte corde qui, à l'heure fatale, se tend sans crier gare et le jette à bas du lit. Il en était las : Dieu sait quels nouveaux projets somnicides il roulait dans sa tête, lorsqu'il se sentit prêt à s'endormir pour toujours....S'endormir, oh ! non ; le fervent chrétien n'en jugea pas de la sorte, et, malgré son petit péché de paresse, plein de confiance en celui qui pardonne : " Ah ! " s'écria-t-il, " je m'éveille enfin ! "

(*Journal du Cher*, 30 Nov., 1839.)

16.

La société du préfet de nevers.

Ils avaient tous fait partie d'une société de *viveurs*, fondée sur la fin de la Restauration par un journaliste fort spirituel, et dont les statuts étaient des plus étranges. Cette société s'appelait la *Société du Préfet de Nevers* (Historique).

Pourquoi ce titre ? On ne l'a jamais su. Chaque membre de cette Société y représentait un des instruments qui composent la musique militaire. Celui-ci était flûte, celui-là clarinette, cet

autre basson, ce quatrième grosse caisse, ce cinquième ophicléide, ce sixième cymbales, ce septième trombone, et ainsi de suite pour le cor, la trompette, le cornet, le triangle, le fifre, le tambour et le chapeau chinois. Les instruments étaient naturellement doublés, triplés et quadruplés, la société ne comprenant pas moins d'une centaine de membres. On y remarquait des publicistes, des feuilletonistes, des avocats, des médecins, des banquiers, des fils de grande famille, tous gens fort distingués d'esprit, de position, de talent, ou du moins de naissance et de fortune.

On se réunissait une fois par mois dans un joyeux banquet, et au dessert on exécutait des fanfares, sans l'emploi d'aucun instrument réel, mais chacun imitant du mieux possible avec la bouche, avec le nez et avec le geste, le son et le jeu de l'instrument que les exigences de l'harmonie lui avaient fait assigner, une fois pour toutes, au moment de sa réception. Chacun y mettait de l'amour-propre et s'exerçait dans l'intervalle des concerts. Aussi tel est le pouvoir du travail que ces simulacres de fanfares eussent fait honneur, pour la justesse, la mesure et la sonorité, au gymnase militaire lui-même, et qu'à les entendre d'un peu loin on eût pu les croire exécutés par de véritables instruments de musique.

Une autre particularité essentielle des statuts, c'est qu'au moment de sa réception chaque membre, sous peine d'être réputé félon et de payer à la caisse sociale une amende considérable, promettait, par serment, de faire entendre quelques sons de son instrument, en les accompagnant du geste imitatif toutes les fois que le nom de la ville de Nevers viendrait à être prononcé devant lui, par hasard ou autrement, quels que fussent le lieu, la circonstance et le moment du jour ou de la nuit. Et tel est le sérieux que les membres d'une société finissent par attacher aux conventions les plus burlesques, soit amour-propre, soit habitude, soit respect de la chose jurée, qu'il n'y avait pas d'exemple qu'aucun membre de la *Société de Nevers* eût jamais faussé son serment, bien qu'ils se tendissent les uns les autres une foule de pièges lorsqu'ils se rencontraient dans le monde.

Nous n'en citerons qu'une preuve. Le serpent de la Société, étant devenu ministre, ou à peu près, depuis la révolution de juillet, répondait un jour du haut de la tribune à tout autre chose qu'à une interpellation de la gauche relativement à certaines manœuvres électorales attribuées à divers préfets.

— " Oui, messieurs," s'écriait-il avec feu, " le gouvernement...

— A la question ! A la question ! " s'écria une voix. "Parlez donc du préfet de Nevers ! "

A ce mot fatal, l'orateur hésita un moment sur le parti à prendre. Mais, fidèle, du moins cette fois, au serment qu'il avait prêté, il disposa ses mains comme d'habitude, posa ses doigts, largement écartés, sur les trous imaginaires du serpent, en tira quelques grognements, puis, reprenant son geste politique interrompu et le fil de son magnifique discours: "Oui, messieurs," s'écria-t-il, " le gouvernement a bien mérité de la France ! "

Le vote fut emporté d'assaut en faveur du ministère. Enfin, si les membres survivants me font l'honneur de lire ces lignes, je suis convaincu qu'à l'instant même où le mot de *Nevers* aura frappé leurs yeux, chacun d'eux l'aura accueilli par le petit solo instrumental qu'ils ont promis éternellement à ce nom magique. Il me semble les entendre d'ici...

La *Société du Préfet de Nevers* était du reste parfaitement inoffensive. Seulement, à l'issue du bachique festival, quelques-uns des virtuoses se répandaient par la ville, exécutant, non plus des symphonies, mais de simples petits morceaux d'ensemble, frappant à toutes les portes, appelant à grand cris les gens de leur connaissance, barbouillant les enseignes, éteignant les réverbères, imaginant mille folies à l'encontre des portiers et des petits marchands, et parfois même se bernant réciproquement de la façon la plus spirituelle et la plus burlesque.

Un soir, par exemple, Sauval, qui était le plus intempérant de la bande joyeuse, quitta la salle du banquet dans un état qui ne touchait pas qu'aux limites de l'ivresse, mais par-delà. Le grand air, les cris, l'usage immodéré de son idéal trombone le firent enfin tomber ivre-mort sur le pavé. Ses camarades achetèrent une vingtaine de lampions, les allumèrent, les rangèrent autour de lui, exécutèrent un sublime *De Profundis*, puis se retirèrent tranquillement, le laissant à la garde de Dieu, au milieu de ses lampions, comme un défunt parmi les cierges qui illuminent son catafalque. Les lampions le préservèrent de la roue des voitures et le signalèrent en revanche à l'attention des sergents de ville. Il fut ramassé, transporté au poste, d'où, s'étant insurgé violemment dès qu'il eut repris une partie de ses sens, il fut transféré à la Préfecture de police.

Mais les escapades de ce genre n'avaient jamais de suite fâcheuse, grâce aux influences secrètes de la plupart des membres

de la Société. Cette influence ne fut pas seulement négative : elle servit puissamment aussi à la fortune de chacun d'entre eux, Et c'est ici le cas d'admirer combien l'esprit de corps est puissant. qu'il ait eu pour berceau les classes d'un collège ou la salle d'une guinguette. La force de tous devient alors la force de chacun, et les membres d'une société quelconque ont autant de puissance collective, dans l'ordre moral, pour se pousser les uns les autres, pour se traîner mutuellement, pour écarter les concurrences dans n'importe quelle carrière, pour se faire jour aux emplois, aux honneurs, aux dignités, à travers tous les obstacles, qu'en peut avoir, dans l'ordre physique, une bande de curieux, se tenant fortement par la main, pour traverser impétueusement la foule.

La *Société du Préfet de Nevers* fut un nouvel exemple de la force irrésistible de cet esprit de camaraderie. A la Révolution de juillet, plusieurs de ses principaux membres firent irruption dans la vie politique. Le serpent devint ministre, ou à peu près, comme nous l'avons dit ; le fifre fut fait procureur général, le hautbois député, l'ophicléide préfet, le chapeau chinois pair de France, et ainsi de tous les autres.

LOUIS DESNOYERS (*Gabrielle*, Paris, 1860).

17.

MÉSAVENTURE D'UN DENTISTE.

Monsieur Bourot était à la fois dentiste et sourd.

" Etre dentiste est un petit défaut " avait-il coutume de dire, " mais être sourd est une grande qualité, car on peut s'ébattre à loisir sur la mâchoire des patients sans être importuné par leurs cris ridicules et injustifiés qui vous énervent et vous rendent brutal."

Ainsi parlait M. Bourot, avec quelque raison d'ailleurs, car ne serait-il pas préferable pour certains d'entre nous d'avoir affaire à des percepteurs aveugles, à des avocats muets, à des créanciers culs-de-jatte et, parfois même, à des sergents de ville manchots ?

Quoi qu'il en soit, M. Bourot avait tort de trop se réjouir de sa surdité, car elle l'amena, ou presque, à la ruine.

Ayant pendant plusieurs années allégé en même temps la bouche et la bourse de nombreuses victimes, Monsieur Bourot conçut le projet d'ouvrir un grand cabinet dentaire. Cet agrandissement nécessitant la mise en place d'appareils aussi nombreux qu'encombrants, il eut à déménager.

Bientôt il prenait possession d'un vaste appartement dans un immeuble de six étages.

Par ses soins, une plaque fixée devant la porte de sa nouvelle maison annonçait aux passants, en lettres d'or sur fond noir, que " M. Bourot, chirurgien-dentiste, opérait tous les jours de 10 heures à 6, au 3e à gauche." Quand M. Bourot fut complètement installé, il se mit à sa fenêtre et attendit les clients.

Et ils vinrent, ils vinrent en foule mais...(il y a un mais) du haut de son observatoire, M. Bourot voyait ses clients, à peine entrés sous le porche, ressortir et s'enfuir avec célérité, tout en montrant les signes d'une guérison parfaite. Les premiers jours, M. Bourot fut légèremment étonné ; quelque temps plus tard, il était interloqué et un mois ne s'était pas écoulé que le dentiste était douloureusement ahuri. Du haut de son 3e étage, comme sœur Anne du haut de sa tour, il voyait arriver des personnes aux grimaces caractéristiques, et, se frottant les mains, il s'écriait, joyeux : " Oh ! la belle fluxion ! Oh ! le beau plombage ! oh ! le bel arrachage ! " Hélas ! une minute plus tard, effaré, M. Bourot voyait ses proies lui échapper. Les fluxions elles-mêmes diminuaient d'ampleur. Quel supplice de Tantale ! Un beau jour, presque ruiné, il alla se poster devant sa porte, tel un tigre à l'affût, bien résolu à trouver le mot de l'énigme. Il n'attendit pas longtemps : Une vieille dame présentant tous les symptômes d'une rage de dents entra dans l'immeuble, gravit rapidement le premier étage, puis, prêtant l'oreille, monta le second, plus lentement. Là, elle s'arrêta et, tout à coup, après une brève hésitation, elle se mit en mesure de redescendre les marches. Elle n'en eut pas le temps : le dentiste, qui de là-haut avait surveillé son manège, était déjà sur elle et, l'étreignant, l'enmenait vers son cabinet : " Par la force " hurlait-il, " je les contraindrai à venir chez moi." Et il tentait de faire pénétrer la vieille dame dans son appartement. Mais elle résistait frénétiquement et, lui échappant, elle s'enfuit vers les étages supérieurs. Ivre de rage, M. Bourot la suivit et arriva sur ses talons au 4e. Se croyant perdue, la malheureuse recommanda son âme à Dieu.

Mais le dentiste ne la voyait déjà plus. Il était là, regardant fixement sur la porte qui lui faisait face, une plaque portant ces mots, ces simples mots : "Cours de chant."

"Ainsi," pensa M. Bourot, "mes clients prenaient les trémolos et les vocalises des élèves de ce cours pour les cris de mes clients et cela les impressionnait au point de les faire s'enfuir guéris....Oh, mon Dieu ! ! ! ! "

Tel un flot de lumière, la vérité entra dans son cerveau.

Et il déménagea.

BOB CLAM.

18.

LA CROIX DE GUERRE DU PÈRE MABARCH.

Le père Mabarch était breton. Son nom, d'ailleurs, l'indique suffisament.

Le père Mabarch était aussi gardien de phare.

En un mot, sur la côte armoricaine, quelque part entre la baie des Trépassés et le Penmarch, il y avait, planté dans la mer, un phare, et, planté dans le phare, le père Mabarch.

Après tout était-ce bien un phare, que cette vieille tour en ruines que le vent de la mer faisait trembler et qui s'effritait chaque jour d'avantage ?

Des habitants du village voisin, Kerguolé, assuraient que, des années auparavant, le père Mabarch vivait dans une vieille bicoque isolée, mais qu'incapable de payer son loyer et à la veille de se voir mettre la saisie sur son mobilier, il avait un beau jour décampé sans tambour ni trompette et avait transporté ses pénates dans la vieille tour.

Un vieux fusil de chasse, une chaise au fond équivoque, une lanterne surannée et une pipe fortement culottée composaient le mobilier du vieux Breton, qui s'installa tranquillement dans la tour, sûr que personne, pas même son créancier, ne viendrait l'y chercher, car son nouveau domicile avait la réputation d'être hanté.—

Le père Mabarch réussit à fabriquer un canot à l'aide duquel il venait à Kerguolé une fois par semaine renouveler ses provisions.

Il allait chez l'un, chez l'autre, se plaignait de la cherté de la

vie, racontait des histoires de combat, de pirates, de serpents de mer, de sirènes, etc....tant et si bien qu'on finissait par lui donner une pièce d'argent pour se débarrasser de lui.

Au bout de deux ou trois batailles navales et de quelques vaisseaux fantômes, le vieux Breton se trouvait à la tête d'une petite somme, grâce à laquelle il pouvait s'approvisionner pour la semaine en tabac, qui lui donnait faim, en poisson salé, qui lui donnait soif, et en eau de vie, qui lui donnait envie de dormir. Et il dormait très bien, sans se soucier des revenants que la voix publique lui donnait pour co-locataires, car c'était un esprit fort.

Par malheur c'était aussi un rude buveur et cette qualité—en est- ce une ?—faillit lui jouer un mauvais tour. Voici comment l'aventure survint.

La guerre en 1914 surprit le père Mabarch dans son perchoir et, les journaux discutant la possibilité d'une sortie de la flotte allemande, le gardien de phare entendit la voix du DEVOIR lui parler à l'oreille. Il installa sa lanterne au sommet de sa tour et, s'en servant comme d'un projecteur, il surveilla la mer, chaque soir, guettant au loin les formes massives de navires de guerre suspects.

Descendu au village un jour de septembre 1914, le père Mabarch apprit l'heureuse issue de la bataille de la Marne. Ivre de joie, il renonça au tabac et au poisson et, tous lui donnant plus que de coutume, il s'acheta 10 litres d'eau-de-vie afin de célébrer dignement la victoire. A la nuit il remonta dans son phare, fixa quelques instants une lueur qui arrivait sur la mer, puis se mit en devoir d'ingurgiter une large dose d'eau-de-vie. Au bout de quelques instants le premier litre avait vécu. Tout à coup, comme le Breton se penchait vers la mer, il vit au loin non plus une, mais deux lumières, qui naviguaient de conserve et manœuvraient de façon identique. Le gardien s'écria, tout troublé: "Bizarre! Il n' y a que des bâtiments de guerre pour aller ainsi. Ayons l'œil sur eux."...

Pour s'éclaircir la vue, le père Mabarch engouffra un deuxième litre d'alcool.

A peine avait-il bu la dernière goutte que ses yeux altérés virent surgir deux autres lumières à côté de celles qu'il avait observées précédemment, et toujours, quand l'une allait à gauche, toutes allaient à gauche, quand l'une allait à droite, toutes allaient à droite.

"Je vais les avertir et voir ce qu'ils sont," pensa le père Mabarch, ému, et il alla chercher son fusil. Il le bourra jusqu'au canon et tira, en l'air, un coup de semonce. Immédiatement, la flotte se mit à échanger des signaux bizarres.—Le vieux Breton resta pétrifié, car un bruit terrible venait de retentir. Son coup de fusil avait ébranlé la vieille tour et une pierre s'en était detachée, tombant dans l'eau bruyamment.

" Ils me bombardent," pensa le père Mabarch. Et il alla puiser de l'énergie dans une nouvelle bouteille d'eau-de-vie. Quant il revint à son poste de combat, il y avait huit vaisseaux ennemis.

Le père Mabarch rechargea son fusil et tira sur les assaillants. Entre chaque coup de feu, il allait se désaltérer : " L'odeur de la poudre donne soif," se disait-il. Et chaque fois le nombre des vaisseaux augmentait.

Le père Mabarch était merveilleux d'héroïsme. Il tirait sans s'arrêter, si ce n'est pour se désaltérer. Et les Allemands recevaient toujours des renforts. Mais les munitions se faisaient rares. La dernière bouteille fut vidée, le dernier coup de fusil partit. La mer était couverte des feux de la flotte allemande. Fou de rage, le Breton, héroïquement, jeta les bouteilles dans la direction de l'ennemi. Heureusement, au moment où il recommandait son âme à Dieu, les Allemands, désespérant d'occuper le village de Kerguolé, se retirèrent, tous feux éteints, vers leurs ports.... L'attaque de la flotte impériale avait échoué. Et le père Mabarch roula à terre, inanimé....

Sur la plage tous les Kerguolais, reveillés aux premiers coups, arrivaient voir le combat. Mais trop tard ; déjà la dernière lumière s'évanouissait au loin.

Le lendemain une foule délirante accourait en barque pour acclamer l'heroïque défenseur. On trouva le héros à terre, ronflant éperdument, ivre-mort. L'on crut que c'était la fatigue. A peine reveillé, il fit le récit du combat, n'omettant que le détail des bouteilles. Le maire écrivit aux autorités navales à Brest, celles-ci au ministère à Paris, et quelques mois plus tard, un amiral en grande tenue, vint, au milieu des acclamations, remettre à ce vainqueur discret et modeste la croix de guerre à lui décernée par le gouvernement. Depuis ce jour le père Mabarch vit dans une apothéose. On le montre du doigt avec respect. Il a quitté le phare, lieu historique depuis lors ; il habite une charmante résidence

offerte par la commune, et déjà un sculpteur de Paris...mais c'est un secret, taisons-nous....

Une seule personne au monde pourrait lancer une note discordante dans le concert d'éloges qui jazze autour du père Mabarch ; c'est le capitaine d'un vapeur norvégien, parti de Brest la veille du combat de Kerguolé, et sur le livre de bord duquel nous lisons, à la date de l'attaque navale allemande :

" Après avoir quitté Brest la veille, en route pour le cap de Bonne-Espérance, nous avons été, au large de Kerguolé, attaqué par des gardiens de phare à coups de fusils. Les hommes nous ont mitraillé à plusieurs reprises. Nous pouvions voir dans le phare, deux lueurs, une fixe, une lanterne sans doute, et une autre qui remuait en tous sens et devenait de plus en plus rouge, évidemment un projecteur. Ayant fait des signaux sans résultat, nous avons réussi à échapper aux coups, tous feux éteints. Je me promets d'aller rendre visite à ces gens quand nous repasserons par là."

Bob Clam.

Printed by
W. Heffer & Sons Ltd.,
Cambridge, England.

3 0112 061932353